



**HAL**  
open science

## Dynamique du peuplement et du développement

Bernard Bret, Martine Droulers, Enali Leca de Biaggi

► **To cite this version:**

Bernard Bret, Martine Droulers, Enali Leca de Biaggi. Dynamique du peuplement et du développement. Cahiers des Amériques Latines, 1995, 20, pp.43-98. halshs-00687654

**HAL Id: halshs-00687654**

**<https://shs.hal.science/halshs-00687654>**

Submitted on 13 Apr 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# DYNAMIQUE DU PEUPLEMENT ET DU DÉVELOPPEMENT

BERNARD BRET, MARTINE DROULERS,  
ENALI DE BIAGGI

## UNE CROISSANCE DÉMOGRAPHIQUE LONGTEMPS EXPLOSIVE MAIS QUI SE TASSE

La population brésilienne a presque décuplé au cours de ce siècle, passant de 16 à 150 millions d'habitants, et sa croissance a atteint son maximum dans les années 1960. Mais elle est encore loin d'occuper le territoire de cet immense pays de 8,5 millions de km<sup>2</sup>. Jusqu'aux années 1920, le pays a connu une importante immigration étrangère. Depuis lors la croissance démographique est essentiellement naturelle et reflète les baisses récentes de la fécondité et de la natalité.

Cependant, la répartition régionale des grandes masses de population connaît, sinon des bouleversements, du moins des modifications appréciables. C'est le Nordeste qui subit la plus forte érosion, passant de 38 à 29% du total

TABLEAU 2  
ÉVOLUTION DE LA POPULATION BRÉSILIENNE AU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE

	1900- Pop Mil.	1900- Pop %	1920 - Pop.%	1940- Pop.%	1960- Pop.%;	1970- Pop.%	1980- Pop.%	1991- Pop.%	1991- Pop mil
Nord	700	4,0	4,7	3,5	3,7	3,8	5,0	7,0	10 257
Nordeste	6 750	38,7	36,7	35,0	31,6	30,3	29,3	29,0	42 470
Sudeste	7 824	44,8	44,6	44,5	43,7	42,7	43,4	42,6	62 660
Sud	1 796	10,3	11,5	14,0	16,7	17,6	16	15,0	22 117
CentOuest	373	2,2	2,5	3,0	4,2	5,5	6,4	6,4	9 412
Brésil 000	16000	16000	30000	41000	71000	94000	121000	146917	146 917
Tx crois/an			2,88%	1,49%	2,73%	2,89%	2,48%	1,93%	
% pop urb				30%	45%	56%	67%	75%	

Source : JBGE

national au rythme très progressif de un point par décennie, tandis que le Sudeste maintient sa participation à plus de 40% avec toutefois une légère baisse de deux points sur le siècle. Néanmoins, avec près des trois quarts de la population brésilienne, le Sudeste et le Nordeste restent bien les deux socles économiques et culturels du pays.

Les trois autres régions montrent des évolutions contrastées comme le Sud qui atteint son maximum en 1970, puis régresse à cause de la migration de sa population rurale vers les régions pionnières du Centre-Ouest et du Nord. Ces deux dernières régions, qui étaient très vides, connaissent une progression importante du peuplement due à un front pionnier, plus largement urbain que rural : triplement en un siècle pour la première et doublement ces vingt dernières années pour la seconde (qui a perdu en 1991 les neuf cent mille habitants du nouvel État du Tocantins rattaché à la région Nord). L'essentiel de la population de ces régions en cours d'intégration vit déjà davantage dans les villes que dans les campagnes.

Pour la première fois dans l'histoire du pays, le nombre annuel des naissances amorce une diminution, le nombre moyen d'enfants par femme qui était de 6 entre 1940 et 1960, passe à 4,3 à la fin des années 1970 et à 2,5 au début des années 90. D'après l'IBGE, l'accroissement naturel annuel moyen qui s'était élevé à 2,6 millions de nouveaux habitants entre 1970 et 1980, s'établirait à 2,5 millions pour la période 1980-1991 en sachant que les naissances sont loin d'être toutes enregistrées. Il est encore un peu tôt pour écrire que le Brésil devient démographiquement plus stable, mais un certain nombre d'indices vont pourtant dans ce sens. Il n'en reste pas moins que l'on considère généralement que le Brésil s'accroît de quelque vingt cinq millions d'habitants tous les dix ans.

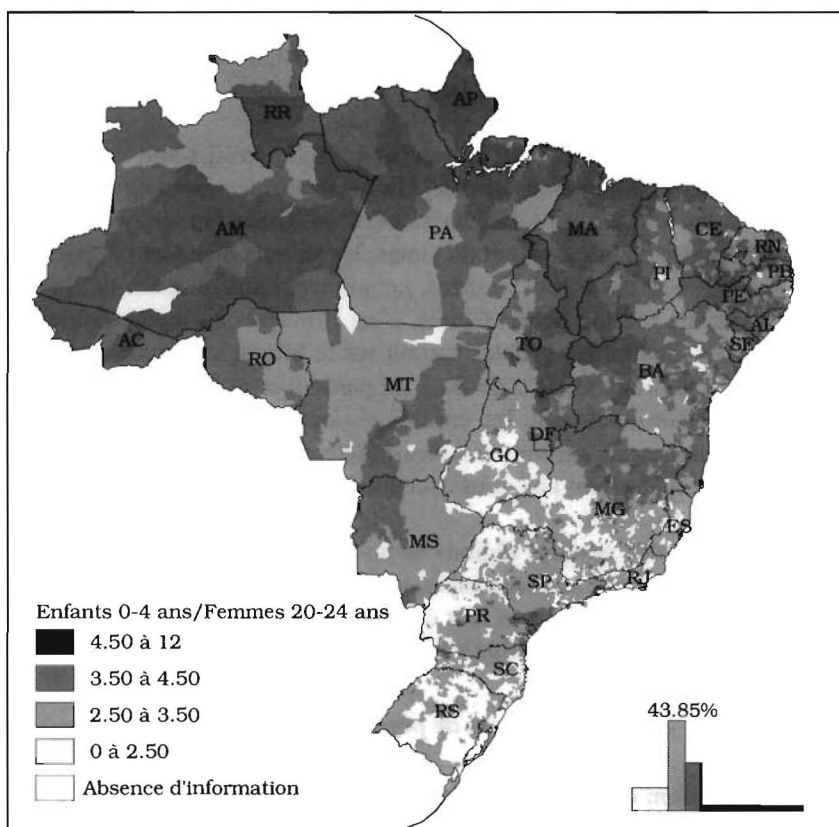
### *La fécondité en baisse*

L'analyse de la fécondité, selon les premières données du recensement de 1991, révèle que s'impose un modèle de comportement peu nataliste correspondant à l'approfondissement de la deuxième phase de la transition démographique.

On sait que le Brésil, comme les autres pays tropicaux de l'Amérique latine et plus généralement du Tiers-Monde, avait connu jusqu'au début de la décennie 1960 un accroissement démographique très soutenu provoqué par le maintien d'une natalité forte alors que la mortalité avait beaucoup baissé. C'était la phase 1 de la transition. Dès cette époque, des différences sensibles existaient pourtant d'une part entre les régions et d'autre part entre les villes et les campagnes : en 1960, le taux de fécondité qui s'établissait à 62,8 ‰ en moyenne atteignait 82,1‰ dans le Rio Grande do Norte et seulement 48,7 ‰ dans l'État de São Paulo.

La décennie 1960 a été celle du début de la phase 2 de la transition. S'ajustant à une mortalité déjà basse, la natalité a décliné. Toutefois, et c'est ce

CARTE 4  
BRÉSIL RURAL 1991  
INDICATEUR DE FÉCONDITÉ



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

que les cartes veulent montrer, les différences spatiales se maintiennent dans ce processus général: le changement structurel ne gomme pas, pour l'instant, les contrastes régionaux. On constate toujours que le milieu rural est plus prolifique que le milieu urbain, et le Brésil du Nordeste plus prolifique que le Brésil du Sudeste.

Les lacunes de l'enregistrement des naissances rendent incertains les calculs à l'échelle locale et interdisent d'y disposer de l'indicateur conjoncturel de fécondité. A titre d'exemple, il a été déclaré 3.636.901 naissances vivantes en 1989, dont 2.581.035 survenues dans l'année et 1.055.866 les années antérieures; c'est dire que beaucoup d'enregistrements sont faits lorsque les intéressés en ont besoin pour des documents administratifs, ou ne sont pas faits du



tout. Faute d'une donnée plus rigoureuse, il a donc été calculé ici un indice spécifique qui porte sur des classes d'âge recensées de plusieurs années et qui gomme ainsi l'imprécision des enregistrements de l'état-civil: le nombre des enfants de 0 à 4 ans rapporté à celui des femmes de 20 à 24 ans. Le résultat a été cartographié par municipes en 4 classes dont les bornes ont été fixées selon le critère de meilleure lisibilité. Le Nord et le Nordeste, ce dernier spécialement dans sa partie occidentale, restent en 1991 le Brésil fortement nataliste, alors que le Sudeste et le Sud, plus une large partie du Goiás, se signalent par une fécondité relativement basse.

Il faut pourtant différencier la description selon qu'il s'agit de la population rurale ou de la population urbaine. Globalement, les campagnes sont plus fécondes que les villes. Du Maranhão au nord du Minas Gerais, y compris les bordures orientales du Tocantins et du Goiás, les valeurs dépassent 3, parfois de beaucoup, sauf dans des taches limitées, notamment dans le sertão de Bahia. A partir de la moitié Sud du Minas Gerais, c'est l'inverse: un indice faible, avec quelques taches plus fortes, visibles surtout sur le littoral sud-pauliste et le plateau du Paraná, le Mato Grosso do Sul, en particulier le Pantanal, à l'extrême Ouest. Il est remarquable que les vieilles régions des colonies européennes, allemandes et italiennes surtout, connues longtemps pour leurs familles nombreuses, ne se singularisent pas, sauf exceptions locales dans le Paraná, dans ce tableau de faible fécondité.

A l'échelle des grandes régions socio-économiques, cette carte ne surprend pas. Elle confirme une correspondance étroite entre les niveaux de vie moyens des populations rurales et leur comportement démographique, les oppositions régionales résistant au reflux général de la fécondité.

### *Une structure de population jeune*

La répartition des Brésiliens par classes d'âges est caractéristique d'une population largement engagée dans la seconde phase de la transition démographique et d'un pays marqué par de grandes disparités régionales. Ainsi alors que les moins de 15 ans forment le tiers de la population dans le Sud-Sudeste, ils dépassent les 40% dans le Nord-Nordeste, tandis que la population d'âge actif est plus nombreuse dans le centre économique du pays et que les plus de 60 ans sont moins présents dans les zones de la frontière agricole.

La pyramide des âges du Brésil de 1991 présente une silhouette intéressante. Point n'est besoin de s'attarder sur la dissymétrie qui existe entre les deux sexes et qui correspond comme partout à la sex-ratio à la naissance, de la même façon que l'équilibre des deux sexes atteint à l'adolescence et la surreprésentation féminine aux âges avancés traduisent la plus grande vulnérabilité des garçons devant le risque de mortalité infantile et la plus grande espérance de vie des femmes. Il n'est là rien qui ne soit attendu et qui ne soit conforme aux constantes de la reproduction humaine. En revanche, le profil des flancs du

TABLEAU 3

RÉPARTITION DE LA POPULATION PAR GRANDES RÉGIONS ET CLASSES D'ÂGE

	0-14 ans %	15-60 ans %	+ 60 ans %	population 1991
Nord	42,6	52,8	4,6	10 257 266
Nordeste	41,3	51,4	8,1	42 470 225
Sudeste	33,2	58,8	8,6	62 660 700
<i>São Paulo</i>	31,9	59,5	8,6	31 546 473
Sud	32,4	59,9	8,1	22 117 026
Centre-Ouest	36,2	58,5	5,8	9 412 242
<b>Brésil</b>	<b>36</b>	<b>56</b>	<b>8</b>	<b>146 917 459</b>

Source : IBGE- SAMBA

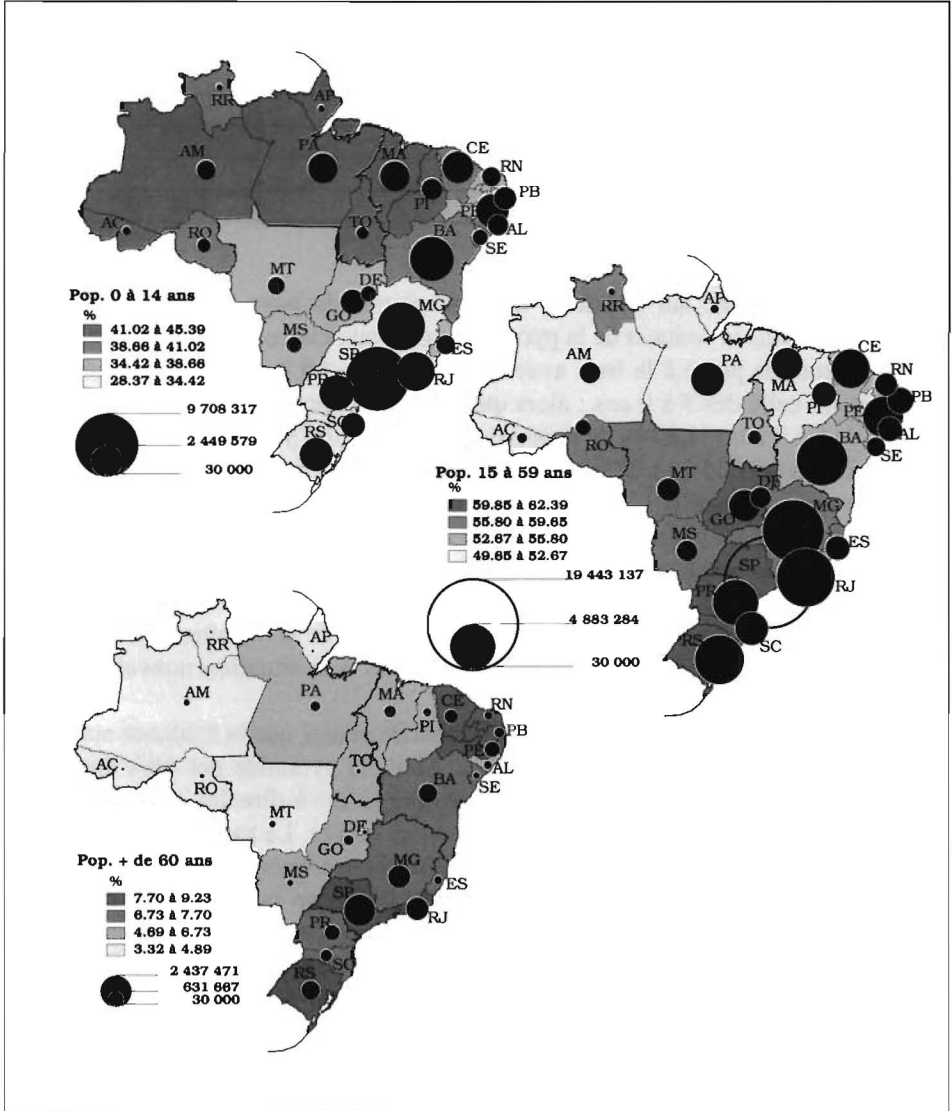
graphique informe sur l'histoire démographique du pays. On note un flanc concave depuis le sommet de la pyramide jusqu'aux classes de 10 à 14 ans, puis une rupture de pente à la base avec une classe des 0 à 4 ans très nettement en retrait sur celle des 5 à 9 ans : alors que l'on dénombre 17,4 millions d'enfants âgés de 5 à 9 ans (11,87 % de la population totale), il n'y en a que 16,5 millions de 0 à 4 ans (11,25 %). L'écrasement de la pyramide jusqu'aux jeunes adultes traduit donc aujourd'hui le maintien jusqu'à la fin des années 1960 d'une forte fécondité dans un contexte de recul de la mortalité: c'est la marque de la première phase de la transition démographique.

La base de la pyramide montre, quant à elle, la baisse récente du nombre des naissances: elle correspond à la deuxième phase de la transition, celle où les comportements démographiques se sont adaptés à la situation nouvelle créée par le recul de la mortalité.

Les chiffres les plus récents permettent de penser que la tendance actuelle de la fécondité se poursuivra à la baisse. Mais, la pyramide des âges donne à voir le problème de l'inertie démographique, c'est-à-dire les conséquences durables des années où la fécondité était encore élevée. Le passage à l'âge de la fécondité maximum des générations nombreuses âgées de 10 à 14 ans à l'époque du recensement entraînera mécaniquement un nombre élevé de naissances, en dépit du comportement moins nataliste de chacun. Une fécondité de plus en plus ralentie, mais un nombre absolu de naissances qui ne ralentit pas au même rythme, telle est la combinaison, au demeurant fort classique, qu'il faut attendre d'une telle structure par âges.

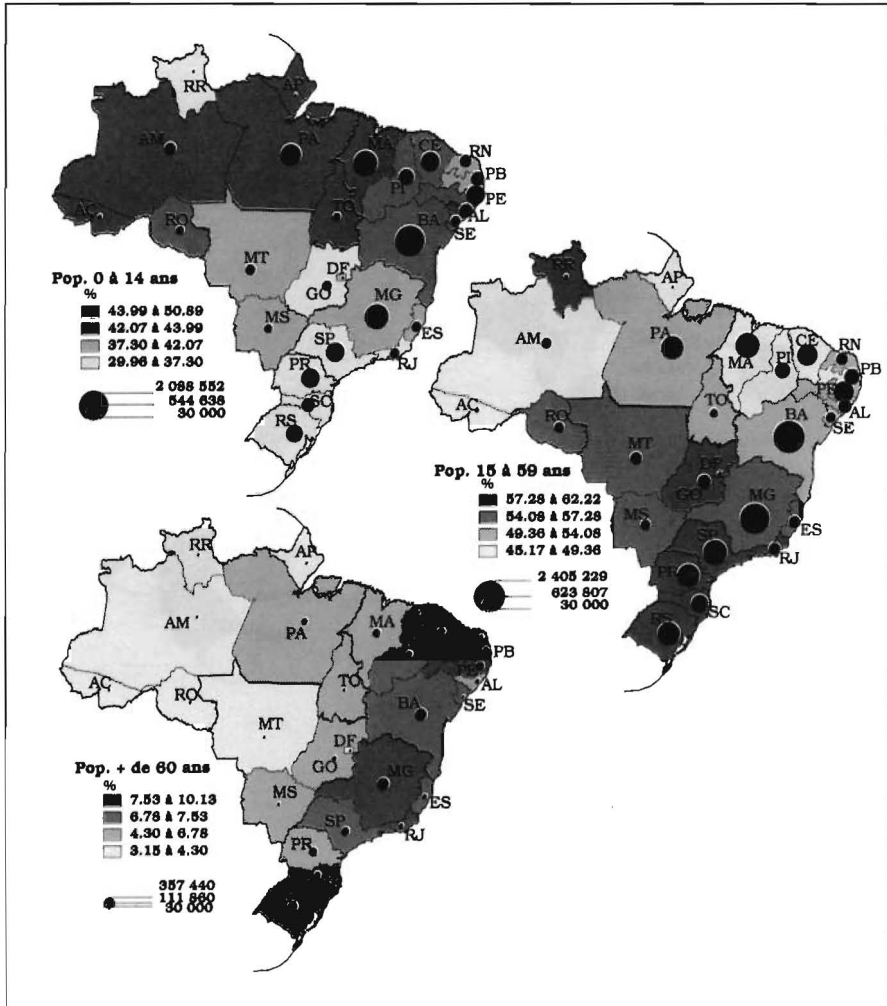
La comparaison des pyramides des âges de la population urbaine, d'une part, et de la population rurale, d'autre part, montre clairement que la seconde phase de la transition démographique est plus avancée dans les villes que dans les campagnes. La silhouette générale des pyramides diffère, plus resserrée pour la population urbaine, plus écrasée pour la population rurale (la pente concave des flancs de la pyramide est très marquée jusqu'aux générations des 10 à 14

CARTE 5  
BRÉSIL 1991  
POPULATION TOTALE  
STRUCTURES PAR AGES ET PAR ÉTATS

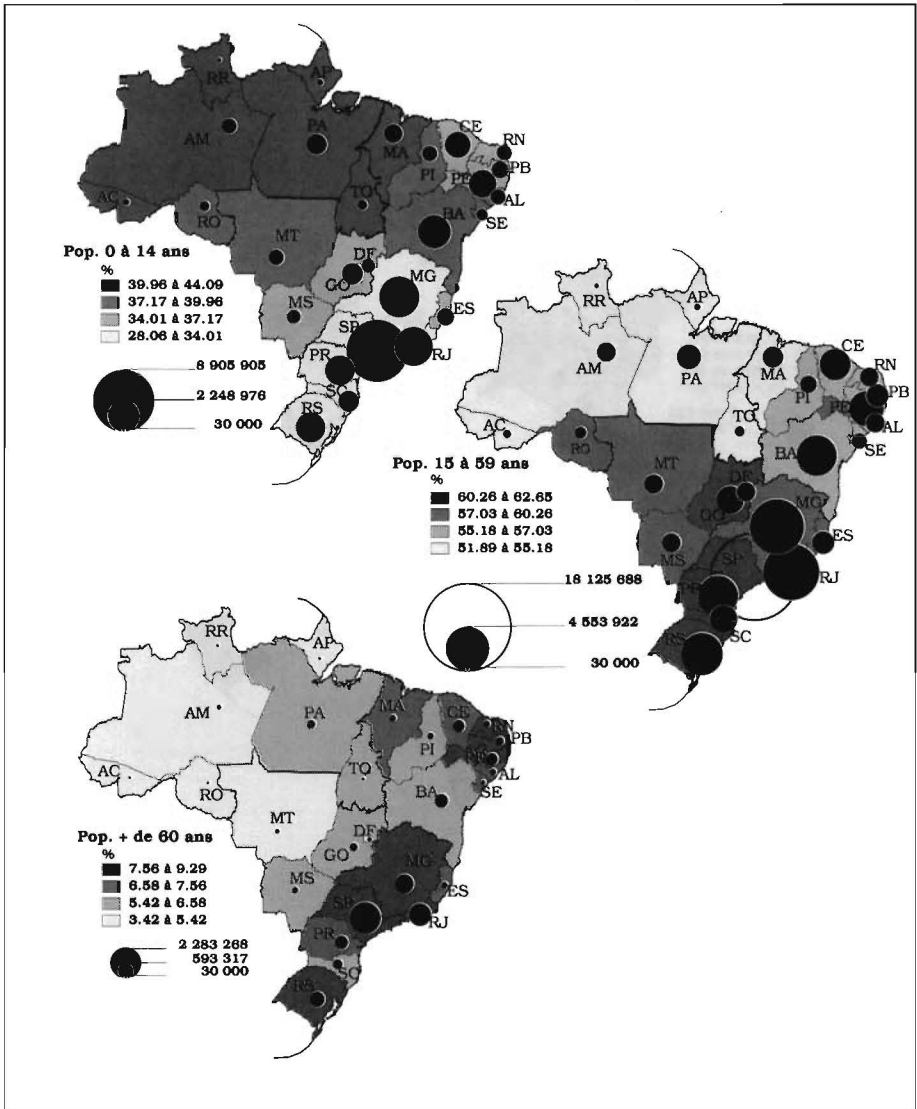


Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

CARTE 6  
BRÉSIL 1991  
POPULATION RURALE  
STRUCTURE PAR AGES ET PAR ÉTATS



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

ans), et l'encorbellement basal est plus marqué dans la première que dans la seconde. C'est en ville que les esprits évoluent le plus vite, et sans doute là aussi que les conditions matérielles d'existence font sentir la difficulté de faire vivre une famille nombreuse. Mais, si les villes donnent le ton des nouveaux comportements, les campagnes suivent puisque chez elles également les générations les plus jeunes sont moins nombreuses que leurs aînées. Il y a décalage chronologique parce qu'il y a diffusion depuis le milieu urbain vers le milieu rural, mais partout il y a changement.

*L'inégale diffusion des nouveaux comportements démographiques*

L'observation est confirmée par la comparaison entre le Pernambuco, pris comme exemple de la région la moins avancée dans la transition démographique, et São Paulo, locomotive du mouvement, pour reprendre le terme souvent appliqué à cet État pour le rôle moteur qu'il joue depuis un siècle dans l'histoire socio-économique du Brésil. On note, pour les populations totales, des différences entre les deux États qui font penser aux différences signalées entre la population rurale et la population urbaine du Brésil pris dans son entier.

Mais, c'est en comparant les pyramides des populations rurales et urbaines des deux États que les différences apparaissent dans toute leur ampleur. Pour ce qui est des villes, la population est sensiblement plus âgée à São Paulo que dans le Pernambuco, et le resserrement de la base de la pyramide y est plus accentué. On notera par ailleurs à São Paulo une sur représentation des adultes jeunes des deux sexes, de 20 à 30 ans : c'est la migration des jeunes du Brésil pauvre vers ce pôle d'emplois majeur que sont les villes paulistes, et en tout premier lieu la région métropolitaine elle-même, qui explique que ces classes d'âge soient particulièrement nombreuses.

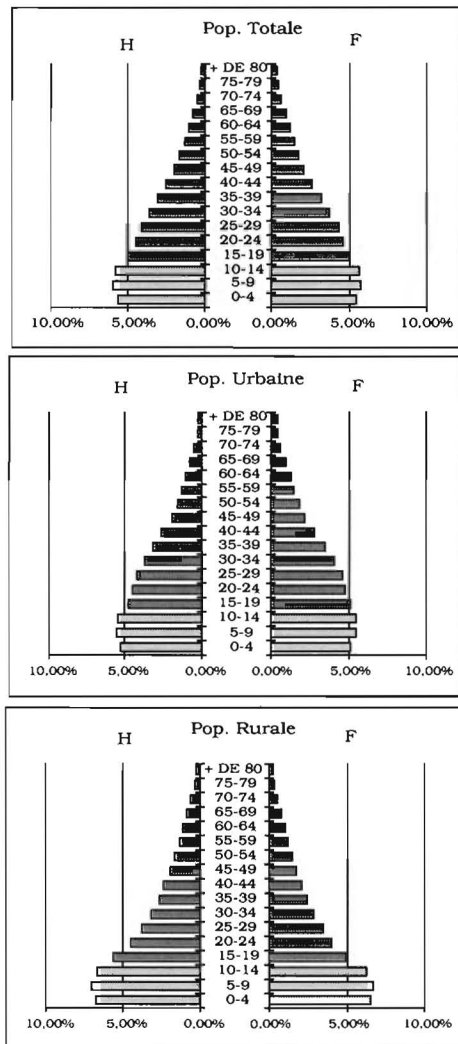
Les deux pyramides des populations rurales sont encore plus contrastées. Un écrasement très marqué de la pyramide dans le Pernambuco où la réduction de la mortalité s'est faite plus tard et où le reflux de la fécondité est très récent. Une pente plus régulière et un écrasement moindre à São Paulo où la population rurale est plus avancée dans le changement démographique.

Au total, la comparaison de São Paulo et du Pernambuco montre trois catégories de pyramides : celle de la population urbaine de São Paulo, une seconde qui vaut pour les campagnes paulistes et les villes pernamboucaines, une troisième qui est celle des campagnes du Pernambouc. La répartition des âges traduit ainsi logiquement l'inégale diffusion sur le territoire brésilien des nouveaux comportements démographiques signalés dans l'analyse des différences de fécondité.

Quelle que soit la répartition des âges dans chacun des États, il ne faut pas perdre de vue le poids respectif que chacune de ces unités administratives

tient dans la population brésilienne totale. Comme le signale la série des cartes montrant pour la population totale et pour la population urbaine la localisation des classes d'âge sur le territoire national, São Paulo occupe la première place pour toutes les classes d'âge : si les moins de 14 ans constituent une part faible de la population pauliste, comme d'ailleurs plus généralement de celle des régions Sudeste et Sud, c'est à São Paulo que l'on recense le plus grand nombre d'enfants. Un effet de masse existe qui invite à garder à l'esprit les valeurs absolues pour mesurer à leur juste place les différentes parties du territoire brésilien. Mais, bien entendu, c'est aux âges actifs, entre 15 et 59 ans (15 et 64... selon la carte retenue) que la suprématie pauliste se fait la plus éclatante, soulignant le rôle essentiel que joue São Paulo comme centre économique national.

FIGURE 1 :  
STRUCTURE DE LA POPULATION  
PAR ÂGE : BRÉSIL, POPULATION  
TOTALE, RURALE, URBAINE



IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

UNE POPULATION RURALE EN RÉGRESSION

Pour la première fois entre les deux derniers recensements la population rurale a décré : en chiffres absolus, de 41 millions en 1980, elle est tombée à 39 millions de personnes en 1991. La diminution de la population rurale s'observe

FIGURE 2  
STRUCTURE DE LA POPULATION PAR AGE  
PERNAMBUCO

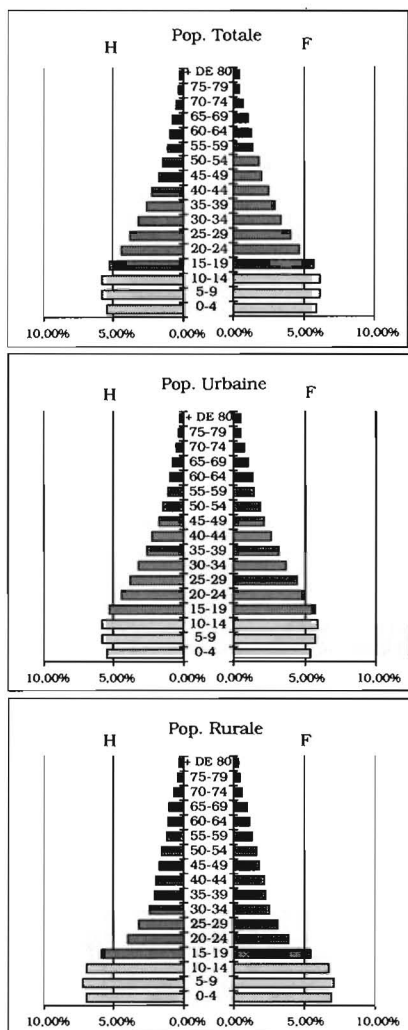
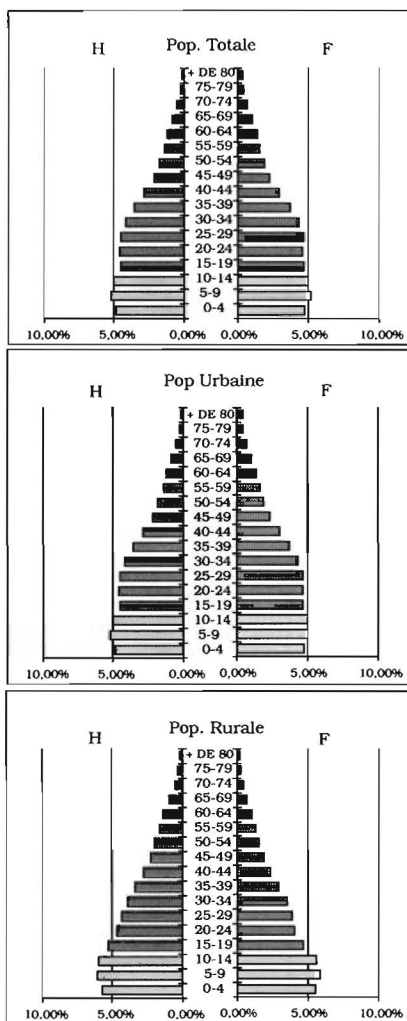


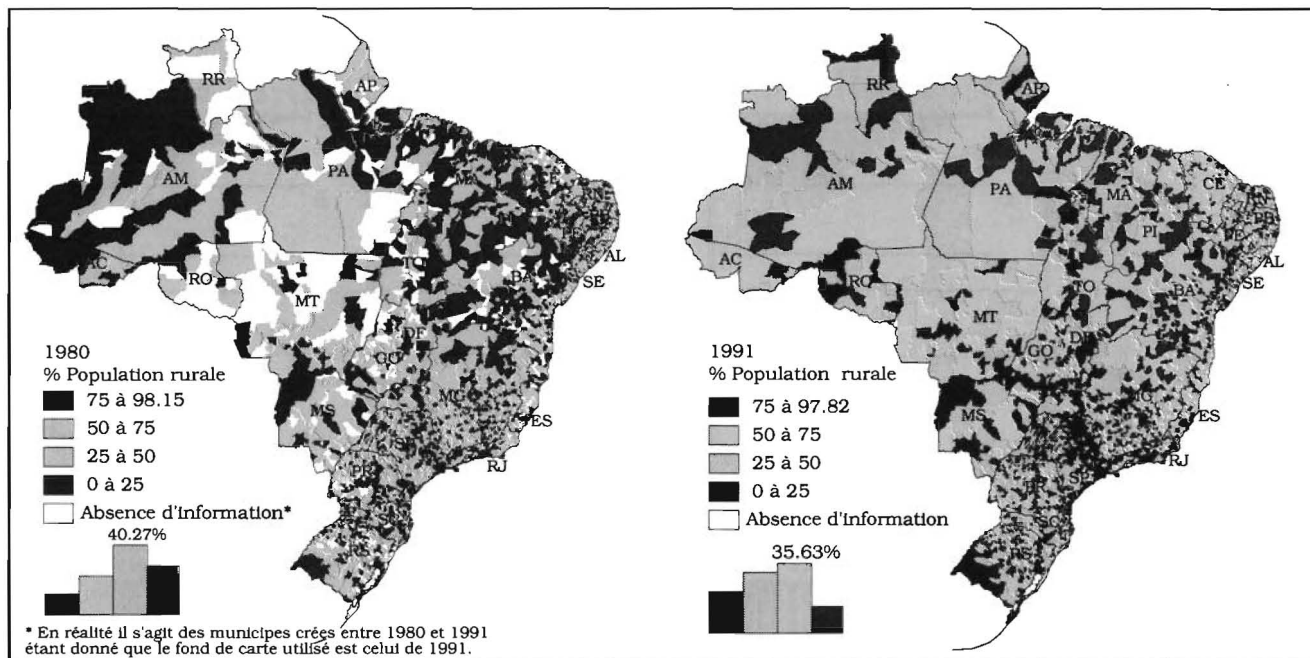
FIGURE 3  
STRUCTURE DE LA POPULATION PAR AGE  
SÃO PAULO



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.



CARTE 8  
 DÉCROISSANCE DE LA POPULATION RURALE ENTRE 1980 ET 1991



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

dans toutes les régions, elle est particulièrement étonnante dans la zone pionnière du Cerrado considérée comme frontière agricole et où la population rurale n'est pas majoritaire dans la plupart des municipes, alors que dans le Nordeste et le Sud, vieilles régions agricoles, la population rurale est encore souvent majoritaire.

En comparant la répartition de la population rurale en pourcentage pour chaque municipe et entre les derniers recensements, on constate d'importants changements : l'extension considérable de la tache des municipes à moins de 25% de population rurale principalement le long d'un axe sud-est/nord-ouest vers le Goiás et les Mato Grosso où l'avancée du front de l'urbanisation à partir de São Paulo est très sensible; un piquetage urbain de plus en plus net dans le Nord où le rural profond, c'est-à-dire plus de 75% de population rurale, recule. L'Amazonie s'urbanise également, les axes de la Belém-Brasilia et de la Br 364 vers le Rondônia et l'Acre sont parfaitement visibles.

L'exode rural se poursuit car les zones rurales montrent toujours des indices sociaux très bas (analphabétisme, mortalité infantile, bas revenus...). Les villes continuent à être plus attractives pour les migrants, ils y trouvent un meilleur accès à l'éducation et participent de l'extension des rapports marchands et de la citoyenneté. Les villes représentent plus qu'un espoir d'emploi, elles sont aussi un espoir de liberté et d'amélioration des conditions de vie. Les jeunes hommes ont d'abord migré en ville à la recherche d'un travail salarié, tandis que les femmes y vont pour scolariser leurs enfants. Elles sont maintenant, dans la plupart des villes, plus nombreuses que les hommes (en moyenne 110 femmes pour 100 hommes dans les métropoles du Nordeste), car il semble que les campagnes expulsent plus les femmes que les hommes.

La carte du taux de féminité, carte choroplèthe par quartiles, exprime la plus forte présence des femmes dans les régions agricoles anciennes du Nordeste et dans l'extrême sud du pays ainsi que dans les municipes les plus urbanisés, tandis que les zones pionnières de l'ouest ont une plus forte proportion d'hommes dans les villes comme dans les campagnes.

### UNE TRANSITION URBAINE PRESQUE ACHEVÉE

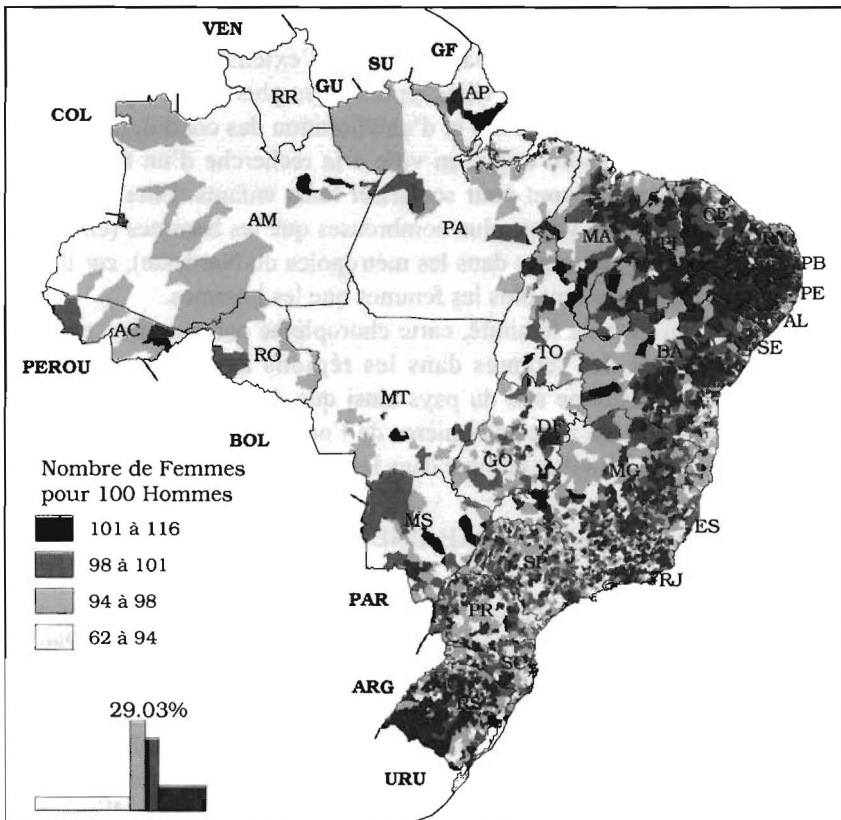
Le Brésil présente un type de croissance urbaine particulièrement vigoureuse et assez unique par son ampleur dans l'histoire du monde : São Paulo qui avait 240 000 habitants en 1900, en compte 15 millions maintenant. L'urbanisation du pays qui est relativement récente, s'est amplifiée depuis 1950, et surtout depuis 1965 quand la population urbaine dépassa les 50% du total.

Le Brésil n'est cependant plus en phase d'explosion urbaine, il atteint d'ores et déjà un taux d'urbanisation de 75% en moyenne avec d'importantes variations régionales : 60% dans le Nordeste avec des pointes à 30% (Sertão), 80% dans la partie méridionale et même 90% dans certaines régions du

Sudeste. La croissance des villes brésiliennes est en train de se stabiliser au même taux de progression que la population totale à 2% par an, alors qu'il y a dix ans cette croissance urbaine était encore de 4% et les grandes métropoles qui avaient augmenté à des taux de 4,5% dans les années 70, ont connu des croissances annuelles de l'ordre de 1,9 entre 1980 et 1991.

Le milieu urbain, examiné avec plus de précision à travers les villes dépassant 50.000 habitants en reprenant le calcul du nombre d'enfants de 0 à 4 ans rapporté à celui des femmes de 20 à 24 ans, est globalement plus avancé dans le processus de transition démographique. La carte des 315 villes en cercles proportionnels colorés par une discrétisation en quartiles, apporte d'autres informations, à décrypter prudemment compte tenu du mode de représentation cartographique et de l'inévitable superposition des cercles résultant de

CARTE 9  
BRÉSIL 1991 : TAUX DE FÉMINITÉ



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

la proximité des villes, voire, dans le cas des agglomérations, de la contiguïté des municipes considérés.

Les villes les plus peuplées, São Paulo, Rio de Janeiro, Belo Horizonte, Salvador, Recife, Fortaleza, Curitiba et Porto Alegre, ont des indices faibles. Font exception seulement Campo Grande et, dans une taille de villes plus modeste, Montes Claros (Minas Gerais) et Campina Grande (Paraíba).

Pour ce qui est des municipes urbains plus petits, quatre situations doivent être identifiées:

- les villes de l'intérieur de São Paulo, du Nord-Paraná, de la Mata et du Triangle du Minas Gerais, où les valeurs de la fécondité sont faibles.

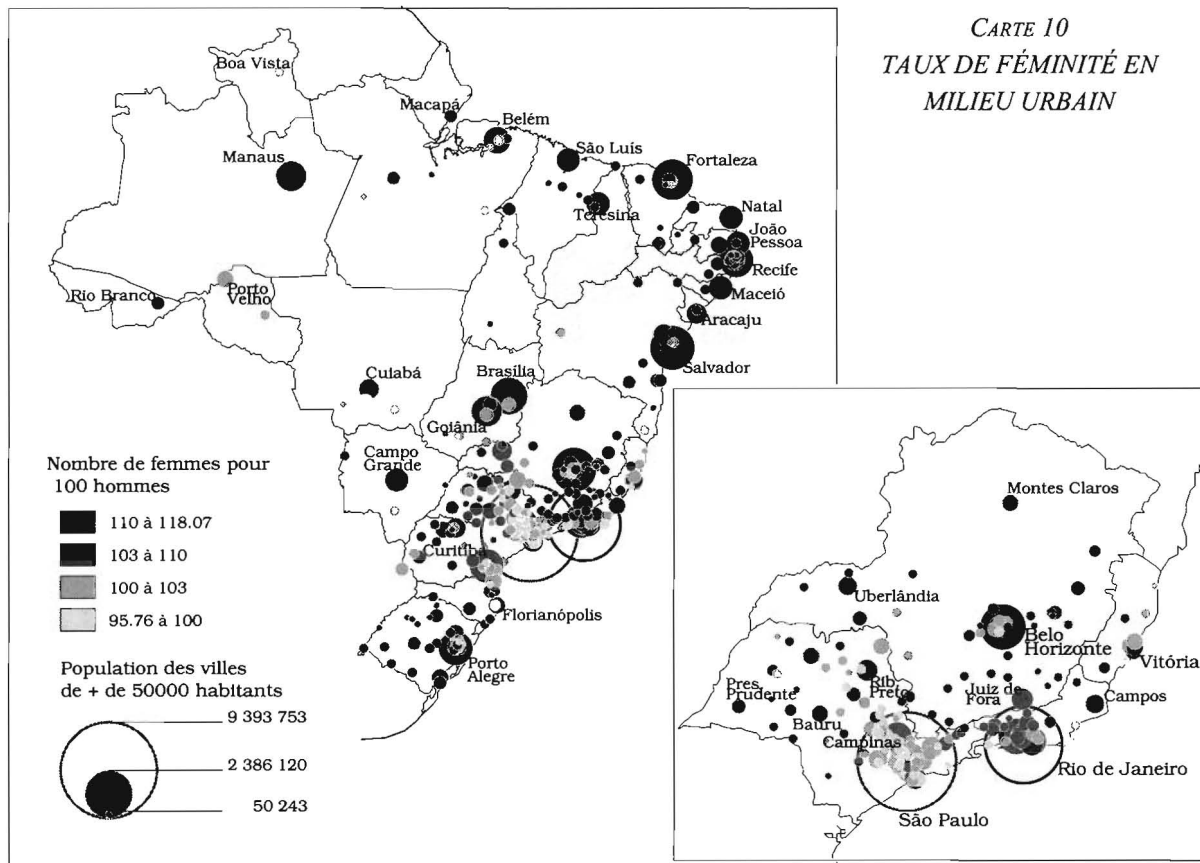
- les villes de l'intérieur du Sud (non compris le Nord-Paraná déjà cité) et du Nordeste où la fécondité est élevée.

- les centres urbains inclus dans les agglomérations où la fécondité est faible: autour de Rio de Janeiro principalement, mais aussi parfois autour de Belo Horizonte et même de Recife.

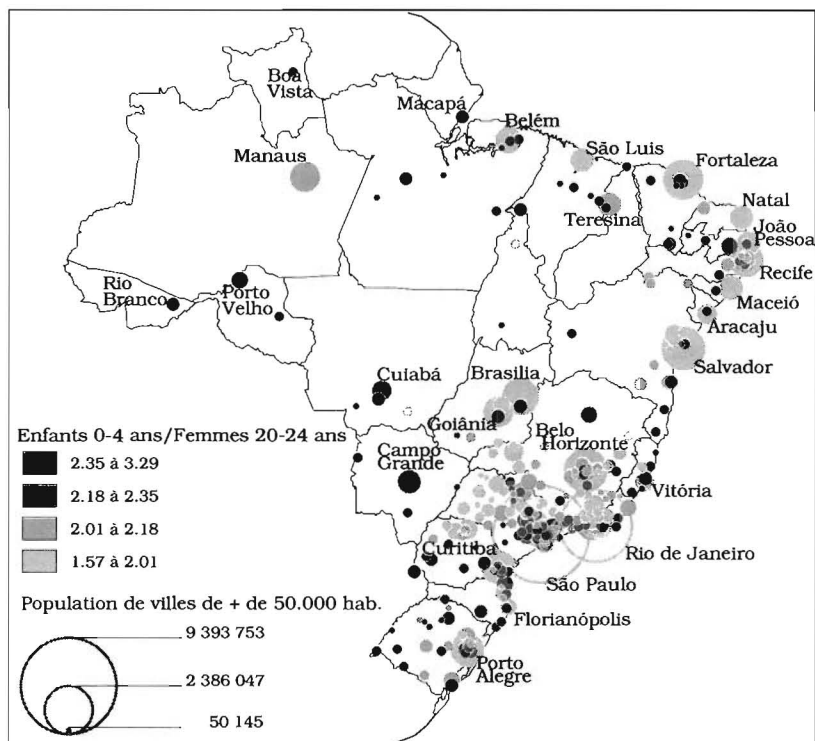
- les centres urbains inclus dans des agglomérations où la fécondité est restée forte: c'est le cas des périphéries de Porto Alegre, de Curitiba, de Fortaleza, mais aussi, ce qui surprendra davantage, des centres urbains du pourtour de São Paulo.

Autant les oppositions étaient nettes à l'échelle macrorégionale pour les populations rurales et se comprenaient aisément, autant la situation est plus complexe en milieu urbain et requiert une analyse plus fine. On peut émettre l'hypothèse que les grandes villes, en raison des difficultés qu'elles opposent à l'entretien d'une large famille et parce qu'elles sont les lieux privilégiés de transformation des mentalités, constituent un cadre propice à la baisse de la fécondité. Une fois le processus amorcé dans les villes principales, il se diffuse sur le reste du territoire, comme si la grande ville donnait le ton des comportements, sous réserve toutefois que l'environnement économique, social et culturel s'y prête. En effet, si la fécondité a baissé dans l'intérieur de São Paulo où les villes participent d'une dynamique de croissance porteuse d'un changement des pratiques sociales, certains municipes de la périphérie immédiate de la capitale pauliste échappent à cette évolution. On peut penser que les migrants qui y affluent, en provenance du Nordeste, impriment au lieu d'arrivée le comportement nataliste des régions déshéritées d'où ils viennent. A noter que la même explication vaut pour la périphérie de Brasilia et pour celle de Goiânia. Curieusement, la banlieue de Rio de Janeiro n'offre pas le même dynamisme naturel. Cela tendrait à renforcer l'hypothèse, dans la mesure où le déclin économique relatif de l'ancienne capitale fédérale en fait un pôle aujourd'hui moins attractif: les habitants y sont pour beaucoup installés depuis assez longtemps pour ne pas conserver le modèle nataliste de leur région d'origine.

Il est intéressant de voir où le modèle peu nataliste se répand dans le Nordeste. C'est dans les grandes villes, et pratiquement seulement là (quelques villes comme Vitoria da Conquista, Jequié, à Bahia, ou encore Mossoró, dans le



*CARTE 11*  
**INDICATEUR DE FÉCONDITÉ**  
**DES VILLES DE PLUS DE 50 000 HABITANTS**



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

Rio Grande do Norte, apporteraient une nuance à cette généralisation), que la fécondité a baissé d'une façon significative. Dans leur majorité, en revanche, les périphéries urbaines demeurent marquées par une démographie très dynamique. Leur croissance actuelle très rapide par apport migratoire rejaillit sur le mouvement naturel.

Les différences spatiales de la fécondité relèvent donc d'un processus de diffusion. La modernisation des comportements démographiques se fait d'abord au coeur des grandes agglomérations du Sudeste. A partir de ces foyers émetteurs, la diffusion se réalise lorsque l'environnement s'y prête : les villes de l'intérieur de São Paulo servent alors de relais vers les milieux ruraux. Cette diffusion jusque dans les campagnes atteste d'une certaine homogénéité culturelle de la population de l'État de São Paulo et de ses environs, homogénéité culturelle elle-même cohérente avec la géographie du développement régional, c'est-à-dire la diffusion spatiale de la croissance. Au total, que ce soit en matiè-

re économique ou dans le domaine des comportements sociaux, et la démographie est éclairante pour être au carrefour de l'économique, du social et du culturel, la capitale pauliste donne le ton et entraîne à sa suite une vaste région.

Dans le Nordeste, au contraire, le processus de diffusion rencontre des obstacles hors des centres des grandes agglomérations. Certes, le recul de la fécondité n'est pas inconnu du milieu rural, mais le maintien d'une différence importante entre ce dernier et les villes résulte de l'inégalité socio-économique qui les oppose. L'espace économique est très hétérogène, et avec lui l'espace social et l'espace culturel. La diffusion s'y réalise donc plus lentement. Mais le Nordeste ne subit pas passivement les influences qu'il reçoit du Sudeste pour les assimiler plus ou moins heureusement et plus ou moins rapidement. En effet, les migrations de travail induites par le fort gradient économique existant entre les deux régions introduit jusqu'au coeur du Sudeste, la périphérie de la capitale pauliste, des populations culturellement peu préparées à l'adoption d'un comportement malthusien. Aussi, les régions considérées faisant partie d'un même territoire national et interférant les unes sur les autres à proportion de leur écart socio-économique, il se produit non seulement un phénomène d'imitation par le Nordeste de ce qui se passe à São Paulo, mais aussi un phénomène de «nordestinisation» du Sudeste.

#### UN SYSTEME URBAIN À LA BRÉSILIENNE

Les villes peuvent être considérées comme les éléments d'un système organisé hiérarchiquement par des relations d'interdépendance. Chaque pays se caractérise par un système urbain qui lui est propre et qui tend généralement vers une hiérarchie de ses villes de plus en plus régulée.

TABLEAU 4  
TAILLE DES VILLES 1980-1991

Taille de villes	nombre 1980	Pop 1980 mil	nombr e 1991	Pop 1991 mil	91-80 (mil)	91-80(%)	part /croiss totale
10000 à 20000	475	6682	652	9175	2493	37,31	8,72
20000 à 50000	297	9167	437	13813	4645	50,67	16,24
50000 à 100000	125	8443	159	11298	2854	33,81	9,98
100000 à 1000000	95	22085	145	35884	13798	62,48	48,23
>1000000	10	23564	11	28380	4816	20,44	16,84
<b>Total</b>	<b>1002</b>	<b>69943</b>	<b>1404</b>	<b>98551</b>	<b>28607</b>	<b>40,90</b>	<b>100,00</b>

Source : SAMBA

#### *150 villes dépassent les 100 000 habitants*

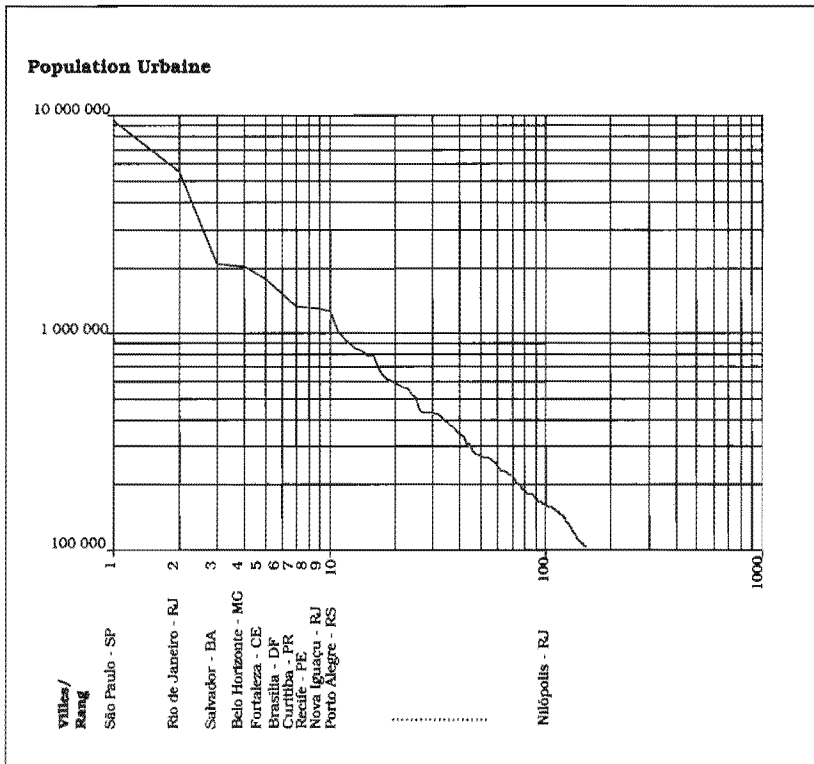
Il convient tout d'abord de s'entendre sur la définition de population urbaine. Pour l'IBGE, tout ce qui est population de chef-lieu de municiple, ainsi que des "districts", est considérée comme urbaine : de nombreuses "villes" ont

donc moins de 2000 habitants et présentent un niveau d'équipement des plus réduits. C'est pourquoi nous avons retenu la limite de 10000 habitants au chef-lieu qui cerne mieux ce qui est plus strictement urbain. Cela représentait 58% de la population en 1980 et 67%, c'est-à-dire près de 100 millions d'habitants, en 1991. La catégorie des villes qui a le plus augmenté entre ces deux dates est celle des 100 000 à 1 million dont le nombre est passé de 95 à 145 et la population de 22 millions à près de 36 millions de personnes.

En traitant de la taille des villes, on se heurte aussi à la question de la définition des agglomérations qui sont le plus souvent réajustées sur des limites d'unités locales, dans le cas présent des municipales : au Brésil 11 municipes dépassent le million de population urbaine, mais 15 agglomérations de plus d'un million d'habitants sont recensées (base *Geopolis*)

Pour représenter le degré d'organisation hiérarchique on se sert de la loi formulée par le sociologue américain Zipf (en 1941 et 1949) de rang-taille, une relation loglinéaire entre le rang des villes et leur population qui indique la tendance générale à une distribution équilibrée de tous les systèmes urbains vers

FIGURE 4  
RANG-TAILLE DES VILLES DE PLUS DE 100 000 HABITANTS



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.



un ajustement linéaire<sup>2</sup>. Fr. Moriconi-Ebrard souligne combien cette loi qui tend à équilibrer la hiérarchie de tout système urbain est puissante et il multiplie les exemples des situations les plus diverses pour le prouver. Il analyse le cas particulier de la réduction de la bicéphalie du système urbain brésilien entre 1960 et 1980<sup>3</sup> : la suprématie de São Paulo se confirme tandis que Rio de Janeiro se laisse distancer et tend à rentrer dans le rang de la distribution régulière et que Belo Horizonte, troisième ville, réduit son écart, marquant toutefois encore nettement un palier.

Cependant, il s'agit tout de même d'un phénomène remarquable de réduction des écarts du schéma bicéphale et donc de régularisation dans la distribution hiérarchique d'un système urbain. Ce même auteur signale encore que «la loi rang-taille semble prédire une crise durable pour l'agglomération de Rio de Janeiro», ce que d'autres indicateurs annoncent déjà. São Paulo se détache comme la métropole «omniprésente» du territoire brésilien<sup>4</sup>, ce qui n'est pas sans interférer lourdement sur le processus de développement régional.

En 1991, la structure rang-taille du Brésil est à «l'américaine» : de plus en plus régulière grâce à l'urbanisation massive du sud-sudeste. Cependant les évolutions régionales sont loin de connaître toutes les mêmes tendances.

- Deux mégalo-poles, sur les 29 «mégacities» de plus de 8 millions d'habitants que compte le monde, Rio de Janeiro et São Paulo, qui sont de véritables agglomérations polynucléaires concentrant le sixième de la population. Déjà un Brésilien sur six y vit .

- 11 villes dépassent le million d'habitants. On les appelle des «métropoles» quand elles sont à la tête d'un réseau de villes comme Porto Alegre, Belo Horizonte, Recife, Salvador.... C'est un nombre élevé en regard du total de la population, car un pays comme l'Inde, six fois plus peuplé, n'en compte que 17. Ces dix métropoles millionnaires existaient déjà à la fin des années 1970, c'est-à-dire au moment où une politique originale de planification métropolitaine fut mis en place. Une seule est apparue entre 1980 et 1991, la ville amazonienne de Manaus.

- 145 villes intermédiaires (de 100 000 à un million d'habitants) totalisent 36 millions d'habitants et sont assez irrégulièrement réparties sur le territoire, une tous les cent ou deux cent mille km<sup>2</sup> dans le nord, contre une tous les vingt ou trente mille dans le Nordeste et une pour 5000 km<sup>2</sup> dans le Sudeste où elles se situent en majorité (l'État de São Paulo en compte plus de 40, celui du Minas Gerais 15, celui de Rio de Janeiro, 14). La population de ces villes augmente relativement plus que celle des métropoles. Parmi toutes les villes, elles connaissent, avec 62%, la plus forte croissance entre 1980 et 1991.

- il existe enfin 1248 petites et moyennes villes ayant entre 10 000 et 100 000 habitants qui totalisent 34 millions de personnes, ce qui représente un tiers des urbains brésiliens. Dans ce groupe, la catégorie qui grandit le plus fortement est celle des villes de 20 000 à 50 000 habitants; elles ont augmenté de 50% entre 1980 et 1991 et perdent peu à peu leurs caractéristiques de «villes de

notables» pour devenir des «villes économiques», abritant la nouvelle classe moyenne des acteurs de la modernité scientifique<sup>5</sup>.

Beaucoup de villes ont été planifiées et sont des villes nouvelles à l'architecture moderne, Belo Horizonte inaugurée en 1897, Goiânia en 1942, Brasilia en 1960, Palmas (Tocantins) en 1992 ... Des capitales d'État ou encore des villes pionnières comme Imperatriz, Altamira, Ariquemes ... Dans ce vaste mouvement de construction urbaine, des groupes de pression du Bâtiment et Travaux Publics extrêmement puissants se sont taillé des empires économiques et poussent aux nouveaux projets car il est plus rentable de bétonner de nouveaux lieux que réhabiliter les zones urbaines dégradées.

Mais la plupart des villes grandissent aussi de façon anarchique. Les périphéries urbaines s'étendent à perte de vue et les quartiers d'habitat populaire sont le royaume des lotissements légaux ou illégaux et de auto construction où se posent des problèmes de régularisation, tandis que les favelas se nichent dans les interstices du tissu urbain aux endroits difficiles à urbaniser, dans des sites soumis aux glissements de terrain, aux eaux polluées... Avec la création d'activités, l'équipement des villes constitue un autre aspect du défi urbain.

Selon les statistiques des PNAD (recherches par domiciles), on constate depuis le début des années quatre-vingt l'amélioration des conditions de logements dans les métropoles avec de plus larges accès à l'eau, au réseau électrique, aux égouts..., ainsi que de nouveaux modes de production des habitations, augmentation de poids relatif des appartements, même en périphérie, des habitations à une pièce, des logements occupés à titre gratuit. Cette urbanisation galopante n'a pourtant pas été accompagnée de grands séismes sociaux et économiques et les villes brésiliennes semblent compter moins de pauvres que les villes africaines ou en indiennes. Il conviendrait de montrer tous ces phénomènes à l'échelle intraurbaine des quartiers, ce qui pourra être fait dans une prochaine livraison de nos travaux.

### *Des métropoles multimillionnaires*

La densité du semis des villes est une expression de l'urbanisation d'un territoire, une forte densité des villes étant le plus souvent corrélée à une densité élevée du peuplement avec des nuances appréciables toutefois comme on le voit dans le cas brésilien. L'Amazonie et le Centre-Ouest se distinguent par une faible densité du semis des villes, de l'ordre d'une ville pour une centaine de milliers de km<sup>2</sup>, avec un record pour l'État d'Amazonas qui ne compte qu'une seule ville de plus de 100 000 habitants, Manaus, pour ses 1,5 million de km<sup>2</sup>. Le Maranhão et le Piauí présentent des résultats de densité encore très faibles, proches de ceux de l'Amazonie, alors que le reste du Nordeste présente des résultats plus proches de ceux du sud, de l'ordre de 20 000 km<sup>2</sup> à l'exception de la Bahia et du Rio Grande do Norte. C'est bien sûr les États de Rio de Janeiro et São Paulo qui ont les densités de villes les plus élevées.

TABLEAU 5  
DENSITÉ DU SEMIS DES VILLES DE PLUS DE 100 000 HABITANTS

États	nbre de villes	Superficie (km <sup>2</sup> )	superficie/ville
Rio de Janeiro	14	43653	3 118
São Paulo	43	248 255	5 773
District Federal	1	5 794	5 794
Espírito Santo	5	45 733	9 147
Santa Catarina	7	95 318	13 617
Pernambuco	7	101 023	14 432
Alagoas	2	29 107	14 554
Rio Grande do Sul	14	280 674	20 048
Sergipe	1	21 862	21 862
Paraná	8	199 324	24 916
Paraíba	2	53 952	26 976
Ceará	5	145 694	29 139
Minas Gerais	15	586 624	39 108
Rio Grande do Norte	1	53 166	53 166
Bahia	8	566 978	70 872
Goiás	4	340 166	85 042
Piauí	2	251 273	125 637
Amapá	1	142 358	142 358
Acre	1	153 697	153 697
Maranhão	2	329 555	164 778
Mato Grosso do Sul	2	357 471	178 736
Roraima	1	230 100	230 100
Rondônia	1	238 378	238 378
Tocantins	1	277 322	277 322
Mato Grosso	3	901 420	300 473
Para	3	1 246 833	415 611
Amazonas	1	1 558 987	1 558 987
Brésil	155	8 511 996	56 000

Nous avons agrandi la cartographie du semis urbain de l'État de São Paulo afin de mieux observer le desserrement de la ville centre autour de quatre pôles :

- celui du Nord-nord-est à partir de São José dos Campos qui domine le chapelet des agglomérations industrielles de la vallée de la Paraíba du Sud;
- celui du Nord autour de Campinas et de sa vaste nébuleuse industrielle qui regroupe quatre millions d'habitants et des centres de production de hautes technologies;
- celui de l'ouest de Sorocaba en pleine reconversion et expansion;
- enfin celui du sud l'agglomération santiste c'est-à-dire la zone industrielo-portuaire de Santos-Cubatão et balnéaire de Guarujá et Praia Grande.

L'aspect général de cet ensemble est celui d'une nébuleuse urbano-industrielle qui étire ses villes-rubans le long des voies rapides de circulation. Les villes offrent un cadre de vie attrayant et un niveau de vie comparable à ceux de l'Europe (une véhicule pour 4 habitants en moyenne), d'excellentes routes, des zones commerciales. Ce modèle tend à se diffuser spatialement jusqu'à Ribeirão Preto, São José do Rio Preto et même au-delà dans le *Triângulo*

*Mineiro*, extrémité occidentale du Minas Gerais, autour des villes d'Uberlandia et Uberaba. La densité du semis urbain est à même de favoriser les relations entre les villes et indique la présence de réseaux serrés de services et d'activités. Cependant, le dynamisme se vérifie le long des grands axes de communication tandis que la partie occidentale de l'État de São Paulo aurait tendance à connaître une certaine dévitalisation et perte de ses activités<sup>6</sup> (voir carte de la répartition des revenus).

Quant à la région métropolitaine de São Paulo proprement dite, elle montre une urbanisation hétérogène de desserrement hors du municiple-centre (lui-même très vaste, 1500 km<sup>2</sup>). Institutionnalisée, comme les huit autres, en 1974 pour traiter des questions d'aménagement global, elle s'étend sur près de 8000 km<sup>2</sup>, regroupe plus de 15 millions d'habitants sur 38 municipes de taille et d'importance très variées. Surtout, cette région métropolitaine constitue le coeur économique du pays avec 43% de la valeur de la production industrielle et l'essentiel de la puissance financière et technologique. Nous avons également détaillé le cas de l'organisation spatiale de ces territoires de plus grande concentration démographique du pays en faisant ressortir la place du municiple-centre parmi les municipes métropolitains pour quatre autres régions métropolitaines.

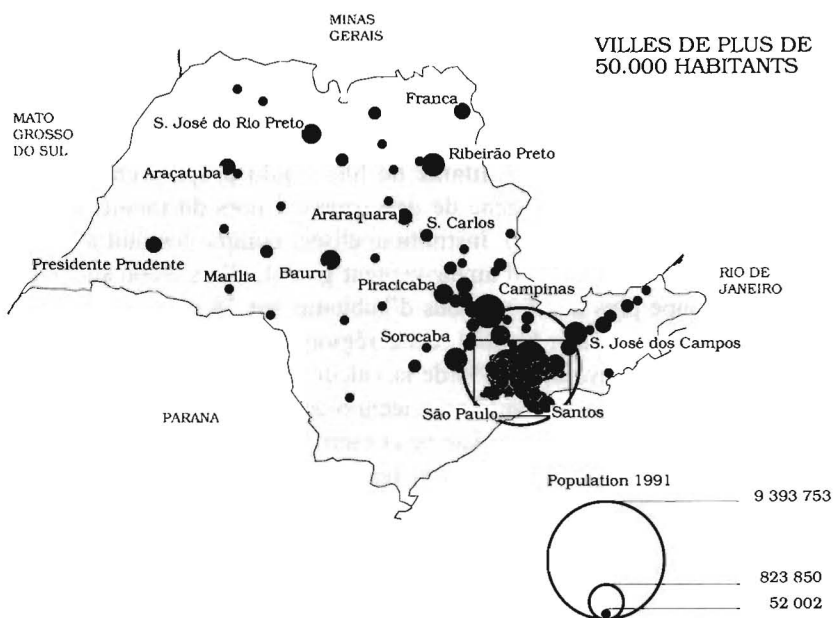
#### *Des villes qui concentrent les plus hauts revenus*

On dispose sur Samba d'un indicateur du recensement de 1991 de l'IBGE qui permet d'analyser une distinction entre les niveaux de richesse et de pauvreté des ménages; il s'agit du revenu des chefs de famille exprimé en unité de salaire minimum, c'est-à-dire le revenu monétaire déclaré dans l'enquête.

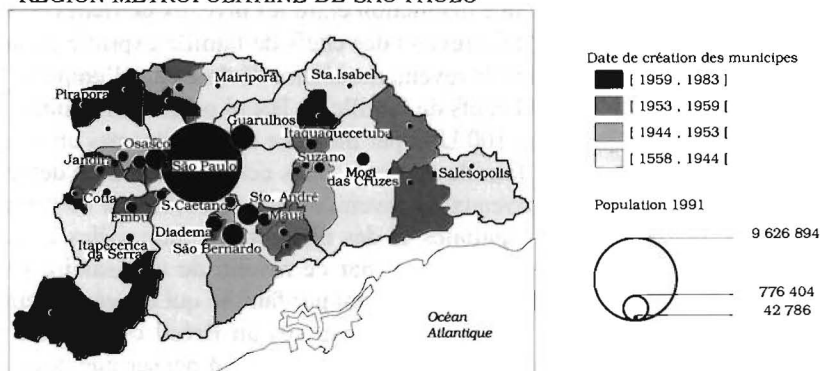
Un tiers des 34 754 000 chefs de famille au Brésil perçoivent moins de 1 "salaire minimum", c'est à dire 100 US\$ par mois; ce n'est certes pas un revenu monétaire qui permette à une famille de vivre, mais cette mesure n'en demeure pas moins un indicateur des niveaux de revenu et elle permet aussi de préciser des degrés d'inégalités socio-spatiales et des différences entre villes et campagnes. Le seuil de pauvreté est-il défini par ce revenu de un «salaire minimum»? C'est le chiffre de 1/2 salaire minimum par famille qui est généralement admis et conduit à compter 32 millions de pauvres au Brésil c'est-à-dire 7,5 millions de familles. Cependant tout le monde s'accorde à penser que ces revenus enregistrés par les statistiques sont loin de la vérité à cause de l'étendue des relations informelles de travail et des sommes d'argent qui circulent par l'économie informelle<sup>7</sup>. Néanmoins les chiffres de l'IBGE fournissent une base pour une étude sur tous les municipes du pays.

La moitié des chefs de famille (17 576 000) sont des urbains et se trouvent dans les 180 municipalités qui dépassent les 50 000 habitants. De ceux-là, 22% habitent dans les deux métropoles de Rio de Janeiro (1,56 million) et São Paulo (2,54 millions). La proportion de ceux qui gagnent moins de un salaire minimum est beaucoup plus importante à Rio (16%) qu'à São Paulo (6%) et

CARTE 12  
SÃO PAULO : ÉTAT, RÉGION MÉTROPOLITAINE



RÉGION MÉTROPOLITAINE DE SÃO PAULO

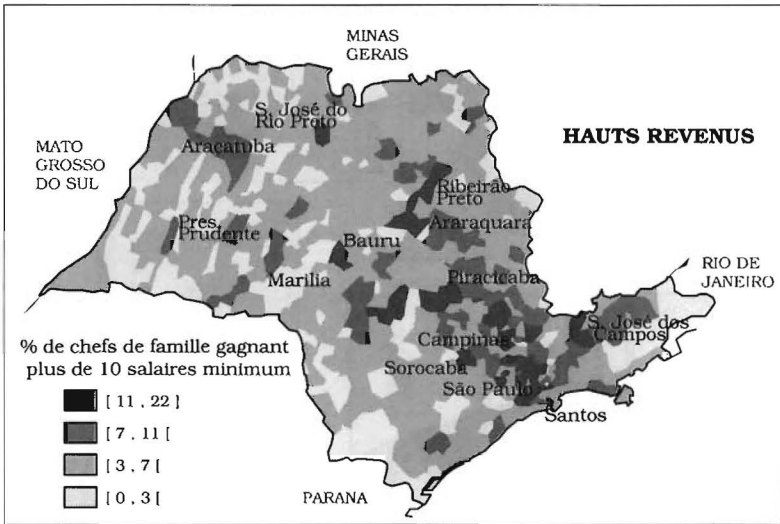
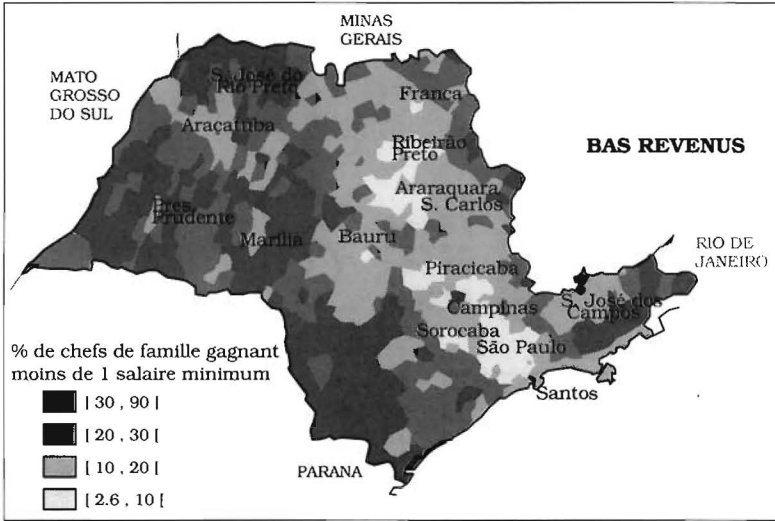


Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

encore bien davantage dans les capitales du Nordeste, particulièrement à Fortaleza où elle dépasse les tiers des ménages. Parallèlement, la proportion des ménages qui gagnent plus de 10 salaires minimum s'élève à 18% à São Paulo contre 8% à Fortaleza. Ces résultats concernant le municpe centre peuvent montrer des distorsions avec les résultats des agglomérations, par exemple dans le cas de Recife dont le municpe-centre est de petite taille, 200km<sup>2</sup> et totalise autant d'habitants que le reste de l'agglomération alors que Fortaleza rassemble

CARTE 13

ÉTAT DE SÃO PAULO 1991. REVENUS DES MÉNAGES

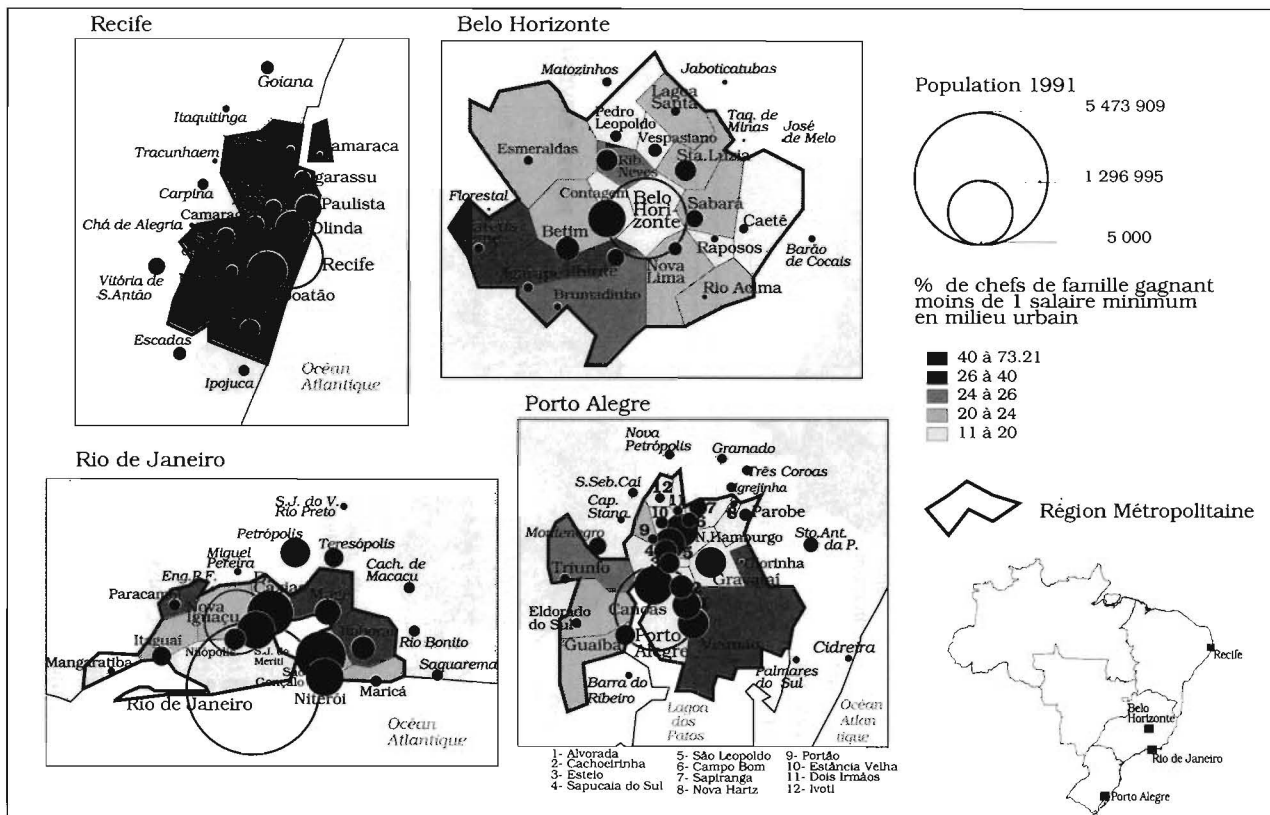


Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

dans son municipe-centre les trois quarts de la population de son agglomération. Il faut toujours savoir à quelle unité spatiale on se réfère.

A cause du poids de ses 9,4 millions d'habitants, São Paulo est toujours loin devant dans les analyses statistiques de rang, la seule fois où il ne s'y trouve pas c'est dans un tableau croisé de répartition des plus faibles revenus avec en abscisses les moins de 1/2 salaire minimum et en ordonnées les 1/2 à 1 salaire

## CARTE 14 : RÉGIONS MÉTROPOLITAINES



DYNAMIQUE DU PEUPEMENT ET DU DÉVELOPPEMENT

TABLEAU 6  
LES RÉGIONS MÉTROPOLITAINES

	km <sup>2</sup>	municipes	Pop. en 1980	Pop. en 1991
Belém	1220	2	1 000 349	1 334 460
Fortaleza	3480	8	1 581 590	2 294 525
Recife	2200	12	2 348 360	2 859 470
Salvador	2230	10	1 772 018	2 472 131
Belo Horizonte	3670	18	2 541 788	3 461 905
Rio de Janeiro	5385	17	9 018 637	9 600 528
São Paulo	7950	38	12 588 440	15 199 423
Curitiba	8760	14	1 441 743	1 975 624
Porto Alegre	5800	18	2 232 370	3 075 960

Source : IBGE

TABLEAU 7  
REVENUS DES CHEFS DE FAMILLES PAR ÉTATS

NOM	<1/2sm %	1/2à1s m %	1à2sm %	2à3sm %	3à5sm %	5à10s m%	>20sm %	Total	Chefs	Chefs ruraux
RO	10,50	21,81	27,89	12,67	8,27	7,14	3,54		254 704	101 659
AC	9,95	26,23	27,83	11,17	7,62	6,70	3,70		88 243	30 590
AM	6,33	14,35	27,18	14,52	11,26	9,55	5,57		384 634	97 475
RR	2,71	9,28	23,11	15,19	13,06	12,10	6,24		40 376	10 100
PA	10,06	24,36	29,04	11,96	8,14	6,99	4,19		1 022 993	454 548
AP	4,47	12,67	27,34	16,55	14,17	11,32	5,62		52 946	9 769
TO	16,84	32,14	24,61	9,35	5,46	5,02	3,03		191 224	79 661
<b>Nord</b>	<b>9,75</b>	<b>22,36</b>	<b>27,92</b>	<b>12,44</b>	<b>8,73</b>	<b>7,51</b>	<b>4,32</b>		<b>2 035 120</b>	<b>783 802</b>
MA	26,76	34,46	20,08	6,02	3,51	2,87	1,61		983 908	587 727
PI	30,86	34,42	17,11	5,40	4,02	3,27	2,05		519 130	236 024
CE	28,17	32,44	18,81	6,56	4,60	4,31	3,01		1 344 962	440 200
RGN	21,43	31,67	20,25	7,58	5,63	5,31	3,48		520 294	151 737
PB	27,08	34,59	18,02	5,97	4,18	3,82	2,58		693 363	232 331
PE	20,74	28,92	20,81	8,09	6,50	5,60	3,96		1 586 380	428 096
AL	20,58	32,24	22,21	7,50	4,91	4,26	2,91		525 182	202 791
SE	19,20	31,20	22,49	8,19	5,58	5,20	3,46		328 815	102 685
BA	22,74	31,73	19,74	7,25	5,14	4,69	3,24		2 511 667	973 717
<b>NE</b>	<b>24,11</b>	<b>32,02</b>	<b>19,82</b>	<b>7,02</b>	<b>5,01</b>	<b>4,48</b>	<b>3,04</b>		<b>9 013 701</b>	<b>3 355 308</b>
MG	14,96	26,55	22,77	10,81	8,95	7,72	5,21		3 707 237	863 621
ES	11,05	25,29	24,27	11,92	9,56	8,85	5,34		618 549	147 968
RJ	7,08	17,70	22,82	13,40	13,11	12,01	9,19		3 454 962	146 233
SP	3,46	8,17	20,63	16,27	17,64	16,73	11,85		8 039 661	531 583
<b>SE</b>	<b>7,24</b>	<b>15,23</b>	<b>21,75</b>	<b>14,19</b>	<b>14,30</b>	<b>13,28</b>	<b>9,46</b>		<b>15 820 409</b>	<b>1 689 405</b>
PR	9,73	20,87	25,43	13,43	11,14	9,89	6,29		2 083 625	510 590
SC	8,68	15,61	25,24	16,78	13,87	10,91	5,84		1 121 521	305 689
RGS	9,69	19,87	23,82	13,77	12,41	11,16	6,63		2 489 254	541 607
<b>SUD</b>	<b>9,50</b>	<b>19,40</b>	<b>24,69</b>	<b>14,24</b>	<b>12,23</b>	<b>10,65</b>	<b>6,35</b>		<b>5 694 400</b>	<b>1 357 886</b>
MS	7,32	21,93	28,44	13,41	10,46	9,27	5,92		429 790	85 936
MT	6,60	18,94	29,58	14,78	10,18	8,77	5,10		455 893	116 715
GO	9,65	22,57	27,63	13,18	9,15	8,30	5,35		988 183	189 348
DF	2,44	10,75	20,20	13,60	15,45	15,97	19,12		377 669	19 247
<b>CO</b>	<b>7,38</b>	<b>19,73</b>	<b>26,93</b>	<b>13,62</b>	<b>10,66</b>	<b>9,86</b>	<b>7,72</b>		<b>2 251 535</b>	<b>411 246</b>

SOURCE : SAMBA



## DOSSIER

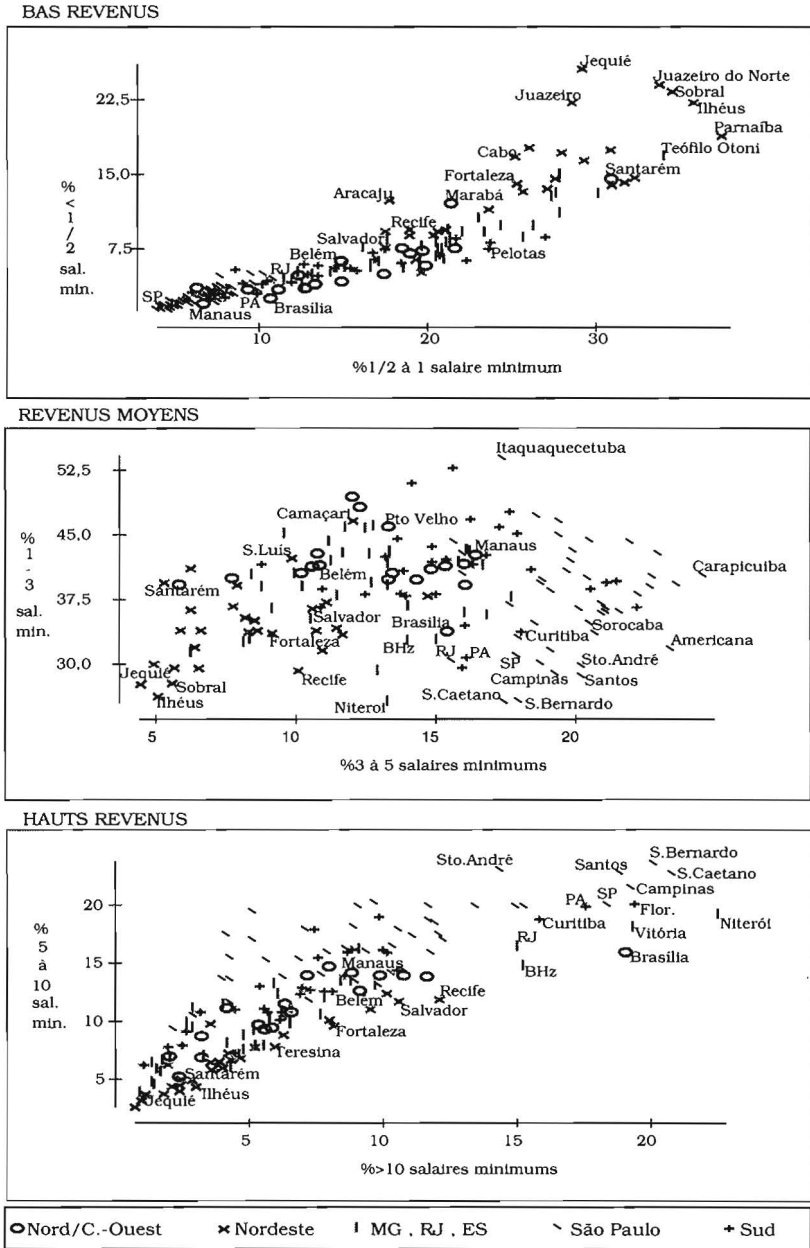
TABLEAU 8  
CLASSES DE REVENUS DES CHEFS DE FAMILLES  
DANS LES VILLES DE PLUS DE 300 000 HABITANTS

Ville	rang	Pop. urb.	chefs fam.	%>1/2s m	%1/2à1s m	%1à3 sm	%3à5s m	%5à10s m	%>10 sm
Sao Paulo	1	9 393 753	2 539 953	1,74	4,32	31,09	17,91	20,17	18,41
Rio Janeiro	2	5 473 909	1 560 338	4,37	11,5	32,89	15,03	16,5	15,06
Salvador	3	2 070 296	478 065	7,26	17,49	34,3	11,45	11,82	10,61
B. Horizonte	4	2 011 036	499 958	5,82	14,59	32,58	13,91	14,82	15,23
Fortaleza	5	1 765 794	385 789	11,64	23,65	33,7	9,17	9,73	8,21
Brasilia	6	1 513 470	377 669	2,44	10,75	33,8	15,45	15,97	19,12
Curitiba	7	1 313 094	350 604	2,45	7	33,79	18,1	18,86	15,9
Recife	8	1 296 995	305 901	9,39	20,61	29,21	10,07	11,7	12,13
Nova Iguacu	9	1 290 289	328 984	8,23	21,11	44,26	11,19	5,96	1,55
Porto Alegre	10	1 247 352	379 734	2,97	9,81	30,89	16,15	19,91	17,59
Manaus	11	1 005 634	205 997	2,78	6,46	41,64	16,12	14,12	8,87
Goiania	12	912 136	233 710	4,75	12,49	39,8	13,36	13,85	11,71
Belem	13	848 297	255 902	5,92	14,86	40,51	13,5	12,58	9,2
Campinas	14	823 850	223 136	2,04	5,08	28,92	19,34	21,56	19,33
S. Goncalo	15	778 831	207 645	7,38	20,63	41	14,7	9,99	2,64
Guarulhos	16	776 404	192 749	1,92	4,61	37,14	20,95	18,31	8,99
D. Caxias	17	661 676	172 658	7,45	20,92	45,85	12,52	6,72	1,72
Santo Andre	18	615 112	161 699	2,36	5,72	29,76	20,25	23,22	14,45
Sao Luis	19	601 213	140 622	5,04	19,68	42,32	9,92	8,92	6,35
Maceio	20	582 645	140 407	9,32	19	36,52	10,58	10,04	8,05
Osasco	21	566 949	142 004	1,97	5,02	36,27	20,94	20,41	9,7
Teresina	22	556 073	120 009	14,16	25,34	33,8	8,6	7,95	6
S. B Campo	23	554 925	144 723	1,46	3,91	25,66	17,99	23,73	20,22
Campo Grde	24	518 033	130 762	3,85	13,46	41,04	14,89	13,9	9,98
Joao Pessoa	25	497 306	109 956	9,03	20,43	34,03	10,78	11,19	9,61
Niteroi	26	435 658	124 627	3,68	12,58	25,52	13,32	19,26	22,5
Santos	27	426 857	122 134	1,85	4,98	28,57	20,25	22,96	18,87
Rib. Preto	28	426 295	112 810	2,12	5,43	33,69	20,77	20,11	15,35
S J Campos	29	425 157	107 045	2,98	7,38	30,2	18,8	20,03	15,03
S Jo Meriti	30	424 689	110 796	6,66	20,53	46,11	12,79	6,55	1,31
Contagem	31	419 365	106 727	6,21	17,01	42,65	16,3	11,48	3,98
Jaboatao	32	419 148	111 666	9,46	21,18	37,32	11,09	7,96	5,23
Aracaju	33	401 676	90 168	12,5	17,8	32	10,98	12,51	10,18
Cuiaba	34	394 136	93 659	3,28	11,31	39,76	14,37	14,22	10,78
JuizdeFora	35	379 996	100 498	5,46	18,57	36,85	14,04	13,19	9,75
Sorocaba	36	373 457	94 378	2,51	7,47	34,9	20,53	18,87	11,79
Londrina	37	366 542	99 958	4,77	13,58	38,23	15,07	14,43	10,53
Uberlandia	38	357 848	94 086	5,09	12,35	42,55	16,24	13,51	8,45
F. Santana	39	348 973	87 051	13,43	25,75	35,42	8,24	7,44	4,17
Olinda	40	341 059	77 047	9,54	18,94	33,55	11,72	11,17	6,44
Joinville	41	333 868	86 058	2,77	7,27	39,56	21,16	16,16	8,81
Campos	42	324 465	95 749	13,14	30,19	32,65	8,12	7,2	4,58
Campina Gr	43	307 271	73 138	14,12	31	32,19	7,51	6,92	4,56
Diadema	44	305 068	75 552	1,35	4,1	40,31	22,81	17,19	5,23

Source : IBGE-Samba

FIGURE 5  
BRÉSIL 1991

CLASSEMENT DES VILLES SELON LES REVENUS DES CHEFS DE FAMILLE



Source : IBGE/Samba - CABRAL/CREDAL, 1995.

minimum. Dans ce cas Rio de Janeiro est en tête car plus de 4% des chefs de famille ont un revenu inférieur à 1/2 salaire minimum contre 2,5% à São Paulo. Cela confirme une fois de plus qu'on est moins pauvre dans les métropoles, c'est-à-dire auprès de la plus grande masse de riches et que Rio de Janeiro connaît une crise urbaine plus aiguë que São Paulo avec une masse de pauvres plus importante. Il y a également le fait que les favelas, où les chefs de familles ont des revenus monétaires très bas, sont incluses dans le tissu urbain, contrairement à São Paulo où traditionnellement les favelas sont peu nombreuses.

Les graphiques bivariés effectués sous Datadesk permettent de réaliser un classement des 160 villes de plus de 100 000 habitants selon les catégories de revenus des chefs de famille en plaçant successivement en abscisses et en ordonnées les pourcentages de six catégories de revenus et en les corrélant : les plus bas, c'est-à-dire moins de 1/2 et de 1/2 à un salaire minimum; les revenus moyens de 1 à 3 salaires minimum corrélés avec les 3 à 5 salaires minimum; enfin les hauts revenus de 5 à 10 corrélés avec les plus de 10 salaires minimum. La corrélation est quasi parfaite pour les deux extrêmes, les bas et hauts revenus alignés le long d'une droite de régression, beaucoup moins pour les revenus moyens qui présente une répartition diffuse. Cette distribution montre la difficulté de délimiter la classe moyenne dans les villes brésiliennes, d'autant plus que l'usage courant désigne par ce terme des catégories de revenus supérieures à la "moyenne" statistique. C'est ainsi que la limite de revenu de 3 salaires minimum revêt une signification différente selon la catégorie de villes et les régions : le coeur de la classe moyenne dans le Nordeste se situe entre 1 et 3 salaires minimum (Camaçari avec 32% de 1 à 2 sm et 16% de 2 à 3 sm en constitue le meilleur exemple) dans le Sudeste le coeur de la classe moyenne se situe entre 3 et 5 salaires minimum (exemples types : Americana, Santa Barbara d'Oeste à 100 km au nord de São Paulo)

Sur les graphiques, nous avons distingué par des symboles, cinq grandes régions, prenant soin d'isoler l'État de São Paulo qui compte le plus grand nombre de villes. Celles-ci se trouvent en masse dans les plus faibles pourcentages des bas revenus et dans les plus forts pourcentages des hauts revenus. Dans cette dernière catégorie, la conurbation industrielle de l'ABC (Santo André, São Bernardo do Campo, São Caetano) se détache, ainsi que les villes de la première ceinture industrielle : Campinas et Santos qui ont une proportion plus élevée de hauts revenus que la ville de São Paulo elle-même, tout comme Niteroi d'ailleurs qui présente des résultats plus élevés que ceux de Rio de Janeiro, sa ville-centre.

La situation des villes nordestines est toujours très caractéristique : elles se trouvent en tête de la distribution des plus bas revenus avec des pourcentages supérieurs à 50% (plus de 20% de moins de 1/2 salaire minimum et plus de 30% de 1/2 à 1 salaire minimum) et avec les pourcentages les plus faibles des hauts revenus. Les villes de taille intermédiaire comme Jequié, Ilheus, Sobral se trouvent dans les positions extrêmes de peu de riches et d'une grande masse de

pauvres. En ce qui concerne les capitales nordestines Fortaleza à la masse de pauvres la plus importante, Recife vient en second et Salvador en troisième tandis que son pôle pétrochimique de Camaçari se distingue par son plus fort pourcentage de classe moyenne et une masse de faibles revenus moins importante.

C'est ainsi que l'on affine l'image de la distribution des revenus dans les villes, la tête du peloton des riches se situe dans la banlieue proche ainsi que dans la grande banlieue de São Paulo mais aussi dans quelques centres industriels des périphéries d'autres métropoles, tandis que la queue du peloton des pauvres est représentée par des villes du Sertão. Les villes amazoniennes de Santarém et de Marabá sont le plus souvent proches de la situation des villes moyennes nordestines. Les capitales des États sont partout en meilleure position, sauf Teresina, capitale du Piauí, où les 2/3 des chefs de familles gagnent moins de 2 salaires minimum.

### DES INDICATEURS DE DÉVELOPPEMENT HUMAIN ASSEZ BAS

On est donc moins pauvre, en revenus monétaires, en ville qu'à la campagne et les villes continuent à attirer les ruraux, car les rémunérations y sont plus élevées et l'accès aux services meilleur. Les domiciles y sont en général mieux équipés, particulièrement en électricité et en eau pour laquelle la progression au cours de la dernière décennie a été remarquable.

#### *Un IDH au 63ème rang mondial*

L'Indice de Développement Humain - IDH - utilisé par le PNUD depuis 1990, combine plusieurs indicateurs : l'espérance de vie (exprimant l'état général de la santé du pays<sup>8</sup>), le niveau d'instruction en taux d'alphabétisation<sup>9</sup> et le revenu PIB par habitant en parité de pouvoir d'achat. En effet, pour faciliter les comparaisons dans le temps et entre pays, le revenu est exprimé en PIB réel par habitant pondéré par le coût de la vie.

C'est ainsi qu'au niveau mondial, le Brésil se situe au 63ème rang avec un indice de 756 en 1992<sup>10</sup>, faible en regard de sa situation de 10ème puissance industrielle du monde. Son PIB/habitant s'établit à 5140 US\$. A titre de comparaison latino-américaine, les autres grands pays sont mieux situés, l'Argentine est au 37ème rang mondial avec un indice de 853 et un PIB/habitant de 5120 US\$, la Colombie est au 50ème rang avec un indice de 813 et un PIB/habitant de 5160 US\$, le Mexique est au 52ème rang avec un indice de 804 en 1992 et un PIB/habitant de 5210 US\$.

Nous disposons grâce aux calculs de l'IPEA<sup>11</sup>, des résultats rétrospectifs des principaux États brésiliens qui dans le tableau suivant font ressortir les différences régionales de développement. Le Nordeste présente toujours les indices les plus bas indiquant un niveau de faible développement humain avec

TABLEAU 9  
 INDICE IDH DES POPULATIONS URBAINE ET RURALE PAR ÉTATS

	urb70	urb80	urb88	rur70	rur80	rur88
Amazonas	645	826	841	372	523	-
Para	642	781	808	402	587	-
Maranhao	462	562	588	227	355	470
Piaui	402	593	645	162	302	324
Ceara	374	522	583	129	247	342
R.G. do Norte	328	510	585	152	237	356
Paraiba	326	452	548	102	211	294
Pernambuco	429	567	628	116	282	364
Alagoas	378	499	552	116	215	328
Sergipe	429	627	675	156	338	463
Bahia	494	678	733	231	401	465
Minas Gerais	619	789	824	377	577	614
Espirito Santo	638	816	860	442	624	618
Rio de Janeiro	776	877	885	465	667	692
São Paulo	779	871	897	528	713	748
Parana	705	816	843	462	648	693
Sta Catarina	716	855	873	569	739	768
Rio Gde do Sul	787	915	919	630	793	791
Mato Grosso	672	801	851	480	633	698
Goiás	634	757	816	439	601	648
D. F.	721	913	951	509	670	672
BRESIL	667	796	825	349	508	566

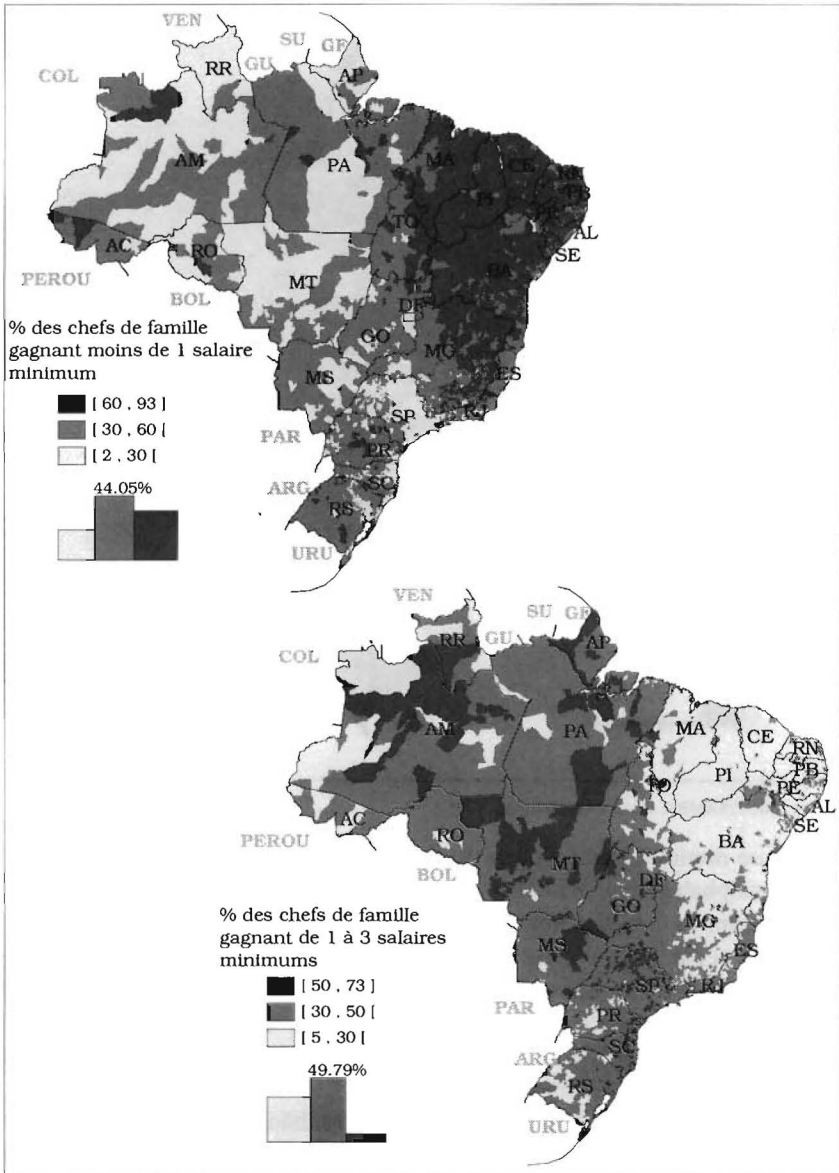
Source : IPEA, 1993.

le record détenu, non pas par le Piauí qui a pourtant le PIB le plus bas, mais par la Paraíba, à cause de la faiblesse de l'espérance de vie (moins de 52 ans). Le Minas Gerais est bien dans une situation de transition, sa population rurale présentant des indices supérieurs à la moyenne nationale tandis que les résultats de la population urbaine sont encore proches de ceux du Nordeste. A cette échelle, les niveaux de développement humain les plus élevés sont atteints dans le Rio Grande do Sul et à Brasilia.

Pour continuer dans une approche par État et par municipales, nous reprenons l'indicateur du revenu des 35 millions de chefs de familles exprimé en unités de salaire minimum

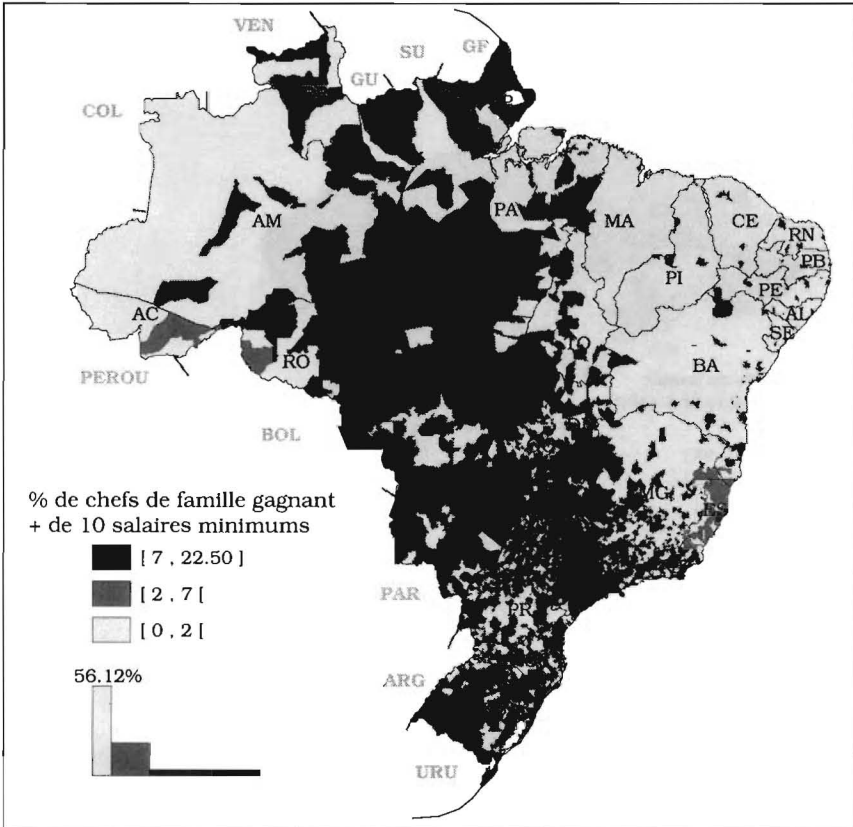
Le Nordeste reste une poche de pauvreté se caractérisant par la masse des faibles revenus : un cinquième des chefs de familles gagne moins de la moitié

CARTE 15  
BRÉSIL 1991  
LES BAS REVENUS DES MÉNAGES



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

CARTE 16  
BRÉSIL 1991  
LES HAUTS REVENUS DES MÉNAGES



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

d'un salaire minimum, soit plus de deux millions de foyers dans un état de grande misère (analphabétisme, malnutrition, femmes chefs de famille...); les trois quarts gagnent moins de 2 salaire minimum (62% en milieu urbain, 90% en milieu rural) tandis qu'à peine 0,7% d'entre eux gagnent plus de 20 salaires minimum et 3% plus de 10 salaires minimum. Sur la carte, la tache des faibles revenus, caractérisant le Nordeste, s'avance profondément dans le Minas Gerais; c'est donc à l'est de la diagonale Belém-Rio de Janeiro que se trouve la grande masse de ceux qui sont peu intégrés à l'économie monétaire.

Dans les deux États les plus pauvres, Maranhão et Piauí, les deux tiers des chefs de familles gagnent moins de 1 salaire minimum. En chiffres absolus, cette proportion représente 940 000 foyers, c'est-à-dire exactement le même nombre que dans l'État de São Paulo, mais là la proportion ne s'élève qu'à 11%. Donc le Sudeste, malgré l'industrialisation, présente aussi un grand nombre de pauvres en

chiffres absolus, mais dans une répartition totalement différente.

C'est dans le coeur économique du pays (São Paulo et le District fédéral) qu'on trouve la moins grande proportion de pauvres (10 à 12%) et la plus grande proportion de riches : de 12 à 15% gagnant plus de 10 salaire minimum. On peut repérer l'auréole de diffusion du "modèle pauliste" en considérant la frange où 25 à 30% des chefs de famille gagnent moins de la moitié d'un salaire minimum (Sud et Mato Grosso) et où 5 à 6% gagnent plus de 10 salaires minimum. S'il est plus difficile d'interpréter l'Amazonie à cause de l'hétérogénéité des réalités municipales, on retiendra que les revenus moyens y restent plus élevés que dans le Nordeste.

Les profondes inégalités de revenus expliquent en partie l'étendue de la pauvreté, le Brésil aurait donc moins de pauvres si ses richesses étaient mieux réparties. L'inégalité croissante des revenus est plus sensible en milieu rural. On peut se demander en revanche si l'industrialisation n'a quand même pas freiné l'extension de la pauvreté urbaine<sup>12</sup>

### *Beaucoup d'analphabètes*

L'image générale du Brésil en matière d'alphabétisation est celle d'un pays qui a fait d'indéniables progrès en un temps relativement bref, mais où persistent des écarts importants entre les régions et entre les habitants, selon l'âge, selon le sexe et selon la résidence, écarts qui ne sont pas toujours là où on les attendrait.

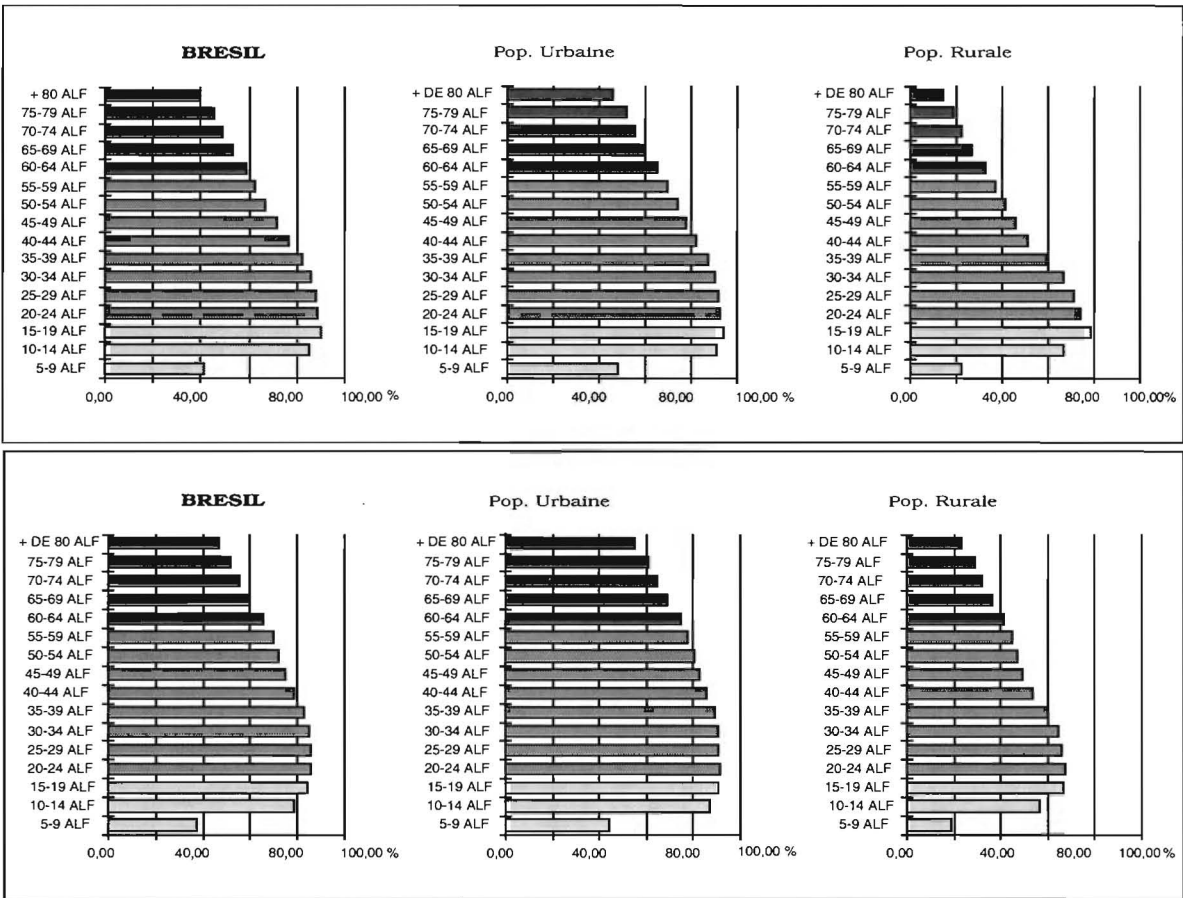
On sait la part d'arbitraire qui entoure ces données, et la difficulté de faire le partage, au sein de la population dite alphabétisée, entre ceux qui accèdent juste à la compréhension de textes simples et ceux qui maîtrisent avec aisance l'expression écrite. Mais, cette difficulté restant constante, elle n'invalide pas la comparaison des situations selon les dates et selon les régions.

Alors qu'au recensement de 1970, sur 79,3 millions de Brésiliens âgés de 5 ans et plus, 47,8 millions déclaraient savoir lire et écrire, soit 60 %, les chiffres de 1980 étaient respectivement de 102,5 et 69,7 millions, pour une proportion de 68 %. Le recensement de 1991 révèle à son tour une progression. D'après le Programme de Développement Humain de l'ONU (PNUD, rapport 1995), le Brésil atteint en 1992 un taux d'alphabétisation des adultes de 81,9 %; ce chiffre, inférieur à ceux obtenus par d'autres pays latino-américains (Chili = 94,5 %, Venezuela = 90,4 %, Mexique = 88,6 %, Colombie = 90,3 %, Pérou = 87,3 %) fait figurer néanmoins le Brésil parmi les pays du «Sud» dont les performances en la matière sont élevées. Il est évident qu'au Brésil, la valeur moyenne est tirée vers le bas par les chiffres du Nordeste<sup>13</sup>.

Les graphiques en bâtonnets de 1991 montre qu'à partir de 10 ans (la catégorie de 5 à 9 ans n'est guère pertinente, surtout dans un pays où l'entrée des enfants à l'école se fait à des âges assez divers) et jusqu'à 45 ans, on se



FIGURE 6  
 TAUX D'ALPHABÉTISATION PAR ÂGE, 1991  
 BRÉSIL



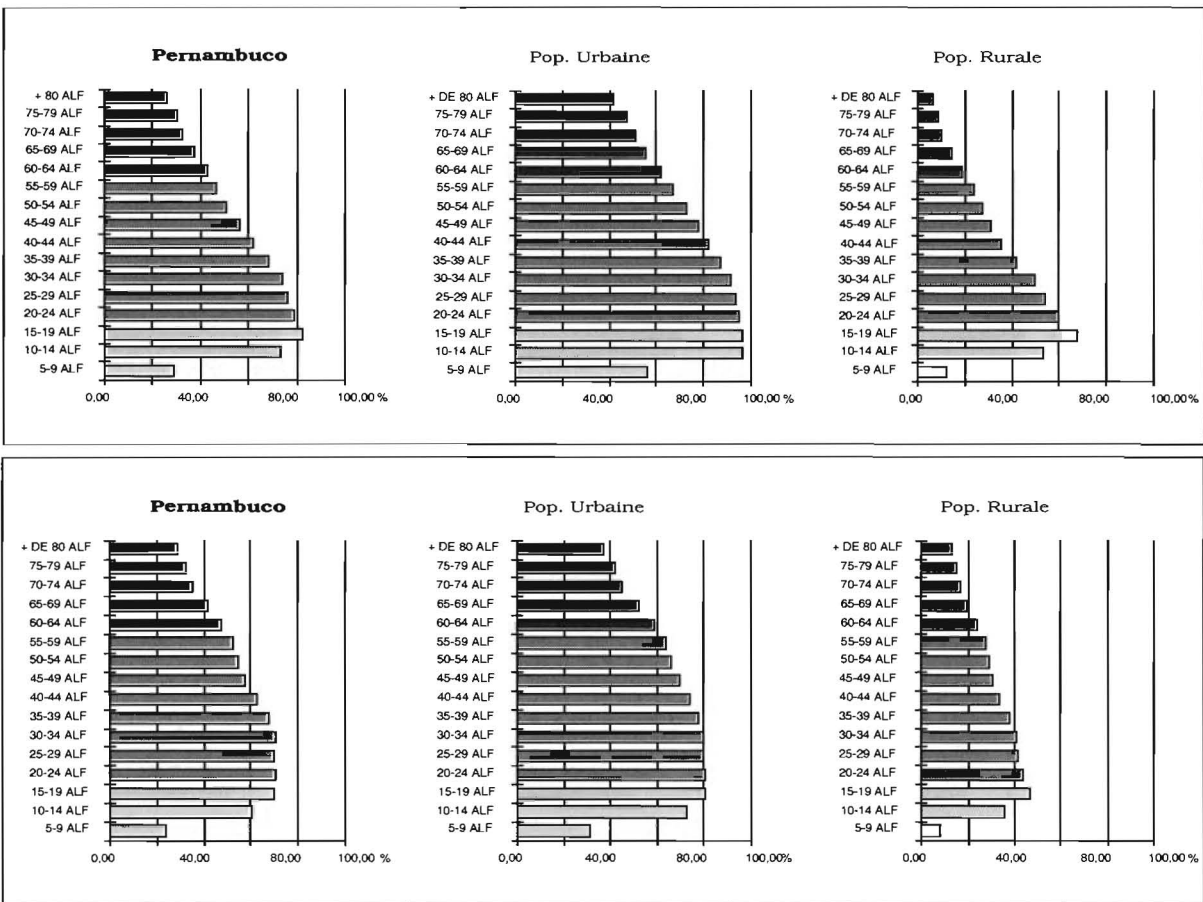
FEMMES

HOMMES

Source :  
 IBGE/  
 SAMBA -  
 CABRAL/  
 CREDAL,  
 1995.



FIGURE 8  
 TAUX D'ALPHABÉTISATION PAR ÂGE. 1991  
 SÃO PAULO



Source :  
 IBGE/  
 SAMBA -  
 CABRAL/  
 CREDAL,  
 1995.

situé très près ou au-dessus de 80% d'alphabétisés. Le décrochage qui affecte les générations plus âgées, et à vrai dire surtout celles qui ont dépassé 65 ans, s'explique aisément par la date à laquelle a été intensifiée l'action pour la scolarisation. S'agissant des enfants, et en dépit des conditions très précaires de l'enseignement primaire tant du point de vue matériel que du point de vue des personnels, la distribution d'un repas dans les cantines (*a merenda escolar*) a beaucoup motivé les milieux populaires pour envoyer leurs enfants à l'école et a constitué une mesure sociale d'une portée réelle vers les plus démunis. Malgré le mouvement mené parallèlement à destination des adultes (on citera ici le MOBREAL - Mouvement Brésilien pour l'Alphabétisation qui a fonctionné jusqu'en 1985), les personnes d'âge mûr ont moins bénéficié que leurs cadets de cette évolution.

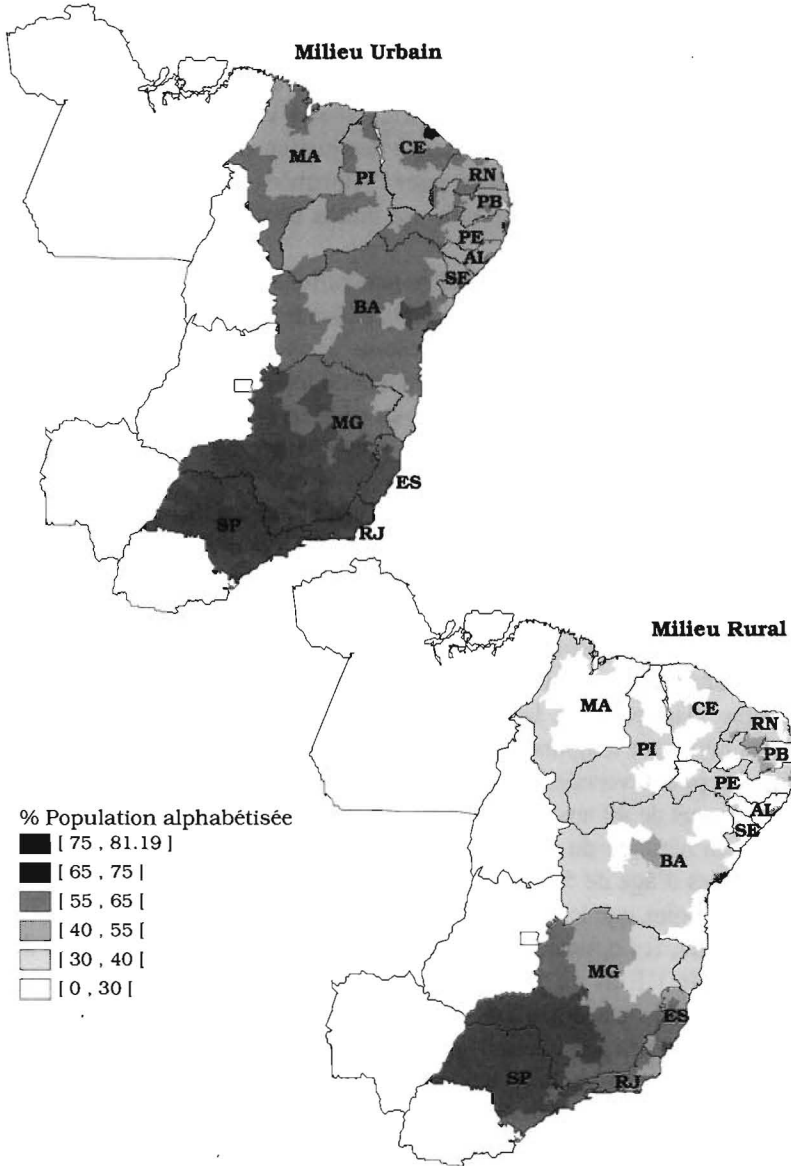
L'arrivée à l'âge adulte des nouvelles générations plus largement scolarisées permet de prévoir que la hausse de l'alphabétisation se poursuivra. C'est là une tendance lourde correspondant aux besoins économiques du pays et aux modes de vie urbains qui concernent désormais une forte majorité de la population : comment vivre illettré dans un monde de plus en plus industriel et tertiaire, et où l'agriculture elle-même est toujours plus intégrée aux deux autres secteurs d'activité ?

La comparaison, précisément, entre les niveaux atteints par les citadins et les ruraux, confirme que la population urbaine bénéficie là d'un avantage appréciable. On peut penser que la scolarisation des enfants est plus facile en ville qu'à la campagne et que la population urbaine est plus disposée à mesurer l'importance de la scolarisation pour l'avenir des jeunes. Dans les villes, les niveaux d'alphabétisation sont effectivement plus élevés, y compris pour la population âgée. Au contraire, la population rurale présente deux originalités : d'une part, les taux sont toujours plus faibles et ne dépassent pas 70 % pour les classes d'âge les plus favorisées en la matière, d'autre part, un décrochage marqué existe au-dessus de 40 ans. Visiblement, l'écart entre les deux milieux n'est pas seulement un héritage du passé et ne va pas disparaître à court terme : les chiffres des classes d'âge de 5 à 9 ans et de 10 à 14 ans montrent que la scolarisation les touche moins que les jeunes citadins.

Bien entendu, les oppositions régionales sont fortes. La comparaison du Pernambouc et de l'État de São Paulo illustre clairement les situations extrêmes. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. On soulignera simplement que dans les deux cas, à l'image de la moyenne nationale, les urbains sont favorisés par rapport aux ruraux, mais dans une proportion telle que les ruraux de São Paulo sont sensiblement plus alphabétisés que les citadins du Pernambouc !

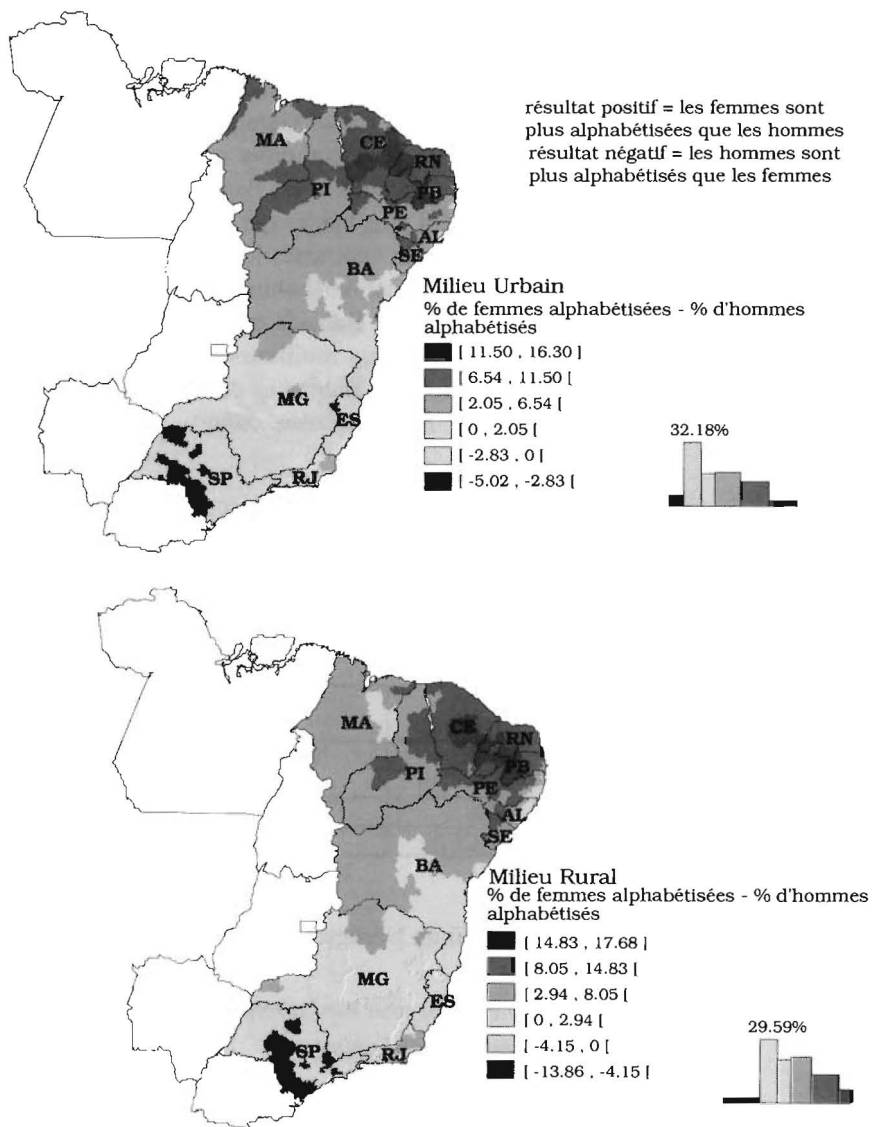
Prenant les résultats d'alphabétisation par microrégions pour le Nordeste et le Sudeste, on affine l'image de ce transect de la plus forte inégalité régionale du pays. La carte choroplèthe a été réalisée sous Cabral par la méthode de discrétisation en percentiles, 6 classes<sup>14</sup>, en gardant les mêmes bornes de classes pour comparer les taux d'alphabétisation des milieux ruraux et urbains.

CARTE 17  
MICRO-RÉGIONS HOMOGÈNES NORDESTE ET SUDESTE  
TAUX D'ALPHABÉTISATION 1991



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

CARTE 18  
 MICRO-RÉGIONS HOMOGENES NORDESTE ET SUDESTE  
 ÉCARTS D'ALPHABÉTISATION ENTRE FEMMES ET HOMMES



Source : IBGE/SAMBA - CABRAL/CREDAL, 1995.

Parmi les ruraux, les niveaux d'alphabétisation sont particulièrement élevés sur le plateau de l'État de São Paulo et le Triangle du Minas Gerais, par opposition avec les régions côtières, y compris la petite région du Vale do Ribeira, à l'extrémité sud du littoral pauliste, marquée là encore par des indices très médiocres de développement. Les niveaux d'alphabétisation semblent illustrer le contraste entre le jeune Sudeste et le vieux Sudeste.

La situation est médiocre dans l'État de Rio de Janeiro, dans l'Espirito Santo et, mis à part le triangle déjà cité, dans le Minas Gerais. Avec le Nord de cet État, et en particulier la région du Rio Jequitinhonha qui apparaît bien comme la poche de pauvreté qu'elle est en réalité, c'est déjà le Nordeste qui s'annonce. Là, pour des valeurs globalement plus basses qui désignent une fois encore la région comme la plus déshéritée, des contrastes locaux dessinent une carte qui ne se calque pas du tout avec les zonations habituelles de la région ; des valeurs minima se repèrent aussi bien dans la Baixada maranhense que dans la mata sucrière de l'Est alors que des chiffres meilleurs existent dans le sertão... à côté de situations très mauvaises, tant à Bahia que dans le Piauí.

Pour des valeurs différentes, la population urbaine confirme les opposi-

TABLEAU 10  
TAUX D'ALPHABÉTISATION DES URBAINS ET DES RURAUX  
DANS LE NORDESTE ET LE SUDESTE

	NORDESTE		SUDESTE	
	urbain	rural	urbain	rural
pop alphabétisée	60,3%	32,1%	77,8%	59,5%
fem alphabétisées	62,3% (8 419 257)	35,5% (2 907 180)	77,5% (21 927 012)	59,0% (2 097 936)
hom alphabétisés	58,1% (7 114 300)	28,8% (2 458 125)	78,2% (21 072 096)	60,0% (2 370 731)
diff. fem-hom	4,2%	6,7%	-0,7%	-1%
POP.TOTALE	25 774 593	16 721 261	55 225 983	7 514 418

Source : IBGE-SAMBA - 1991

tions entre le Brésil du Sudeste et le Brésil du Nordeste.

*Les femmes nordestines sont plus alphabétisées  
que les hommes nordestins*

Plus curieuses sont peut-être les deux cartes suivantes, qui montrent sur le même transect les différences d'alphabétisation entre les femmes et les hommes. En soustrayant le pourcentage des femmes alphabétisées à celui des hommes alphabétisés, on peut distinguer les régions où le résultat est négatif et où les hommes sont donc plus alphabétisés que les femmes (elles apparaissent en bleu sur les cartes) et celles pour qui le résultat est positif, définissant les

régions où les femmes sont plus alphabétisées que les hommes (elles figurent en jaune sur les cartes).

En gros, la géographie de ce contraste est identique en milieu urbain et en milieu rural, pour des valeurs absolues évidemment différentes et des écarts qui varient d'une carte à l'autre. Dans le Sud du territoire considéré, c'est-à-dire à São Paulo, les hommes sont plus alphabétisés que les femmes, et au fur et à mesure que l'on se dirige vers le Nord, l'écart s'amenuise jusqu'à se renverser et donner dans le sertão de la Paraíba, du Rio Grande do Norte et du Ceará une situation où les femmes sont très nettement plus instruites que les hommes, avec une situation extrême dans le Seridó paraibano où les femmes rurales sont alphabétisées à près de 60%. Dans le Nordeste, en toutes conditions, les femmes sont plus alphabétisées que les hommes. D'une manière générale, c'est dans toute l'Amérique latine, que la voix des femmes s'élève pour entraîner à l'organisation et aux luttes collectives.

Toutefois l'explication de ce résultat n'est pas simple et les corrélations du type alphabétisation/urbanisation pas évidentes. Elle passe sans doute par les données du marché du travail et les migrations. Le Sudeste a besoin de main d'oeuvre masculine alphabétisée... dans les industries de São Paulo, les postes de travail qui n'exigent pas de savoir au moins lire le mode d'emploi d'une machine ou d'un outil se font rares, et les nécessaires gains de productivité entraînent l'élévation concomitante des niveaux de formation de la main-d'oeuvre. De là, sans doute le fait que les Nordestins alphabétisés sont les mieux préparés à la migration vers São Paulo parce que les mieux armés dans la compétition pour l'emploi, et la nécessité pour les autres migrants d'apprendre à lire et à écrire dans la région d'arrivée, faute d'avoir pu le faire dans celle d'origine. Il s'en suit un transfert de force de travail relativement instruite aux dépens du Nordeste. Ce transfert appauvrit le Nordeste en hommes alphabétisés, alors même que sur place les filles, moins prises par les travaux des champs, sont parfois plus facilement scolarisées que les garçons. Ces deux phénomènes se cumulent pour donner des situations régionales vraiment opposées.

### INÉGALITÉS SOCIALES SE CONJUGENT AVEC INÉGALITÉS SPATIALES

Les contrastes régionaux, ou plutôt spatiaux puisqu'ils existent à plusieurs échelles, constituent donc une donnée majeure de l'organisation du territoire du Brésil. Or, on sait le poids qu'y ont eu l'histoire coloniale et les apports démographiques dans la genèse de la société. Ce double constat, simple mais fondamental, valide la démarche qui va suivre : dégager le rôle de la différenciation ethnique dans les disparités sociales et voir l'imbrication de ces disparités sociales avec le fait régional. C'est l'occasion pour les géographes d'une convergence avec les travaux d'un anthropologue.



*Couleurs de peau et disparités sociales\**

Société mélangée et qui se veut a-raciale et supra-ethnique, le Brésil confirme, au long des enquêtes de tous types, sa réalité de société fragmentée et hiérarchisée. La Constitution de 1988 vient de reconnaître des territorialités séparées à certains Noirs et aux Indiens. Les descendants des noirs des *quilombos*<sup>15</sup>, à condition de faire reconnaître leur spécificité culturelle, peuvent prétendre, en effet, à certains droits sur les terres libérées autrefois par leurs ascendants. Droit sans doute théorique mais non dépourvu d'une signification symbolique pour eux comme pour les Indiens.

Conquête ambiguë puisqu'elle suppose des modalités différentes de citoyenneté selon l'ethnie ou la couleur. La diversité d'usages et de sens des termes d'identités de couleur dans la vie quotidienne le prouve : le monde métis est certes inventif ("le Brésil est un laboratoire", dit-on depuis longtemps) mais il est aussi tiraillé par des obsessions identitaires. On ne peut donc que mettre en examen les vertus convenus du métissage : est-il le contraire du racisme ? Est-il la preuve de la démocratie raciale ? Ou est-il la perversion d'une méthode de domination ?

Il n'est pas inutile, en ce tricentenaire de la mort de Zumbi<sup>16</sup> le héros du *quilombo* de Palmares tué le 20 novembre 1695 et l'emblème actuel de la cause noire au Brésil, de tirer, des données du dernier recensement de 1991, quelque image de l'évolution des disparités raciales et régionales du pays. Comme il n'est jamais aisé, dans ce domaine, de distinguer les causes des effets, et comme les facteurs semblent tous indissolublement naturels, sociaux et idéologiques, on partira de l'idéologie raciale, qui fait exister socialement des classes de couleur blanches, noires et métisses et, avec elles, des discriminations raciales. Cette idéologie se différencie dans le temps et selon les régions.

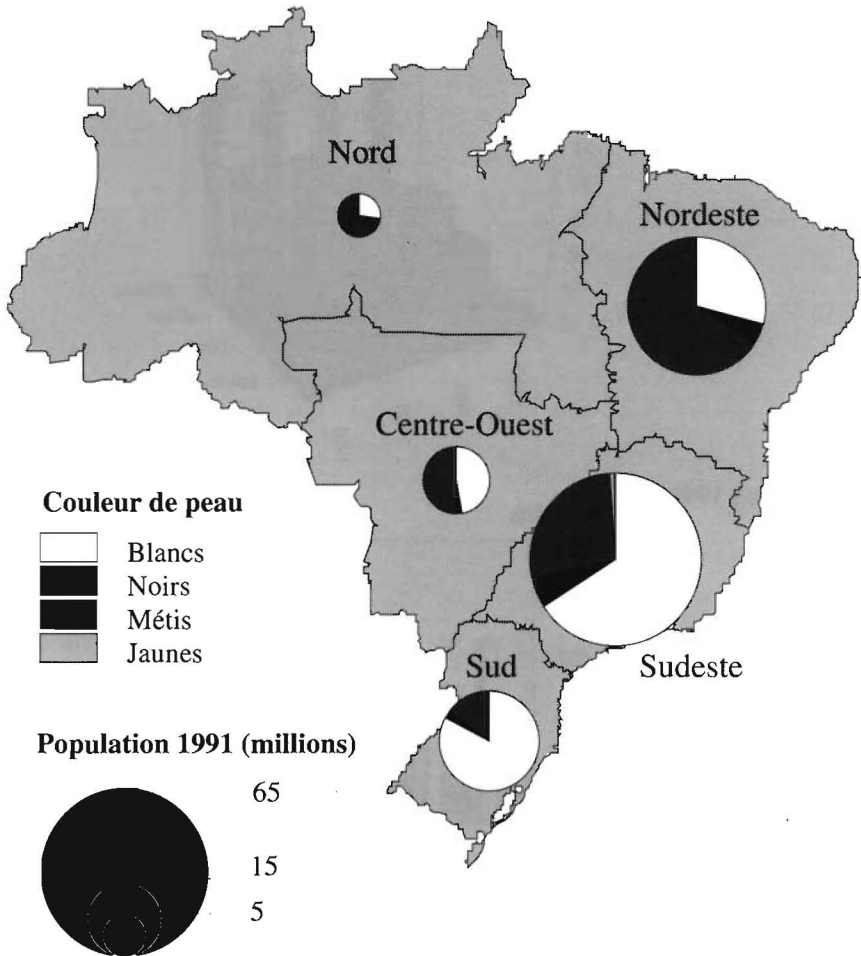
*Évolution des idéologies et des classements raciaux*

Au moment de l'abolition de l'esclavage (en 1888), la libre dispersion des Noirs dans le Brésil posa le problème de leur place dans la société. Cette place ne fut jamais vraiment faite, tout comme leur libération ne fut jamais préparée. Sans être tenus à l'écart comme le furent les Indiens, les Noirs furent *grosso modo* maintenus dans les positions inférieures de la société, où ils se trouvaient déjà avant 1888. Pour faire du Brésil un pays industriel et moderne, le blanchiment de la population fut un objectif politique explicite de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, et l'immigration européenne fut suscitée à cette fin. Celle-ci toucha principalement le Sud (Allemands, Polonais) et le Sudeste (Italiens).

Les années 1930 furent celles de la formation de l'"État Nouveau" et du développement du nationalisme : la nation devait être supra-ethnique et devait surmonter, intellectuellement au moins, les divisions héritées de son passé

\*Edson Camisades, Université de Palmares, Brésil.

CARTE 19  
POPULATION ET COULEUR DE PEAU PAR RÉGION



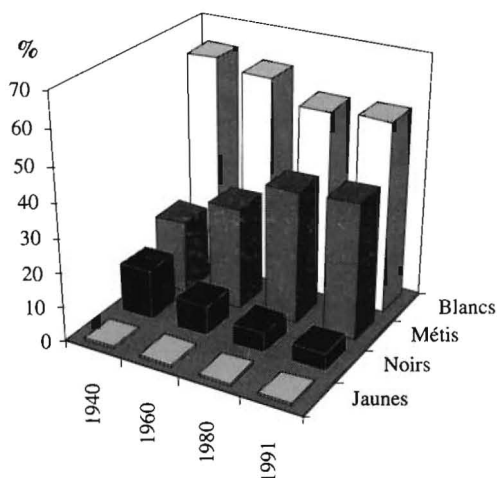
Source : IBGE

esclavagiste encore tout récent. C'est à ce moment là que Gilberto Freyre développa la thèse de la *miscigenação*, éloge du mélange et des apports culturels de chaque "race" (blanche, amérindienne et noire) dilués dans une même culture "tropicale"<sup>17</sup>.

Puis les années 1940 et 1950 furent marquées dans le monde par le développement, sous l'égide de l'Unesco, de recherches aux visées explicitement anti-racistes. De précieuses monographies furent réalisées à cette époque, sur les relations raciales dans différentes régions et villes du Brésil. Il y transparait

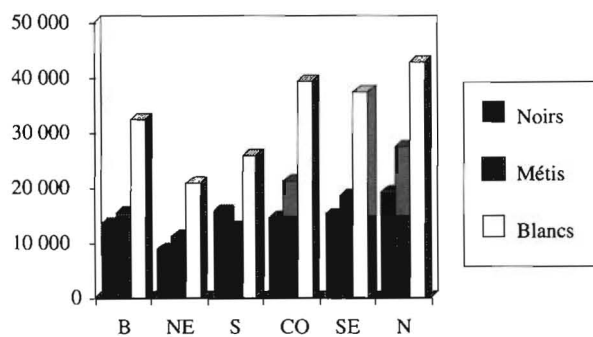
FIGURE 9  
GRAPHIQUES DE RÉPARTITION SELON LES COULEURS DE PEAU

**Part dans la population**

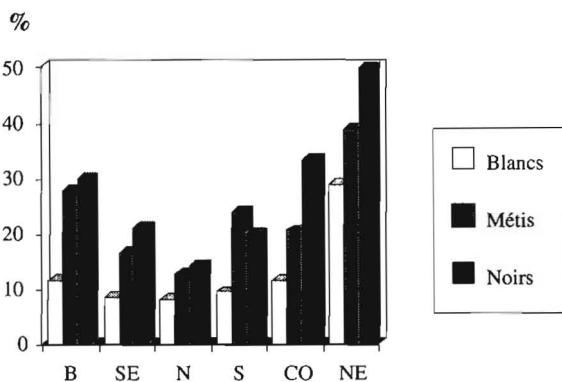


**Revenus 1990**

**Cruzeiros**



**Analphabétisme**



la volonté de montrer la possibilité de relations raciales harmonieuses, tout en reconnaissant l'existence de classifications voire de préjugés raciaux, ainsi que d'inégalités sociales attribuées essentiellement à l'héritage esclavagiste.

C'est à cette époque que se développa la distinction entre le "préjugé de couleur" et le "préjugé racial", entre l'apparence et l'origine. Selon Oracy Nogueira<sup>18</sup>, les préjugés référés à "l'origine", tels que celui en vigueur aux USA par exemple, seraient d'authentiques formes de racisme, à la différence du préjugé de couleur brésilien, qui ne serait qu'une attitude négative vis-à-vis de l'apparence. A l'appui de la thèse de Nogueira, l'histoire des relations raciales au Brésil montre que "l'apparence" peut se modifier : c'est le blanchiment par le statut, par la tenue ou par divers artifices physiques et autres stratégies matrimoniales. Mais, plutôt que de s'opposer au racisme, ce travail sur l'apparence suggère que la couleur de peau noire est, pour le moins, un problème à résoudre, dès lors qu'un Noir veut sortir d'une position sociale infériorisée. Le Blanc pauvre, lui, n'a, dans la même situation, que sa pauvreté à résoudre. Le préjugé de couleur est donc, d'une certaine façon, informé par la pensée racia-  
liste.

L'augmentation régulière de la part des métis dans les déclarations de couleur depuis 1940 au Brésil est d'abord le reflet de cette forme racia-  
liste de penser l'apparence : l'usage de la catégorie *pardo* (métis, littéralement "gris") peut être interprété comme une tentative de neutraliser l'élément racial. On constate en effet que la classe "métis" (qui passe de 21,2% en 1940 à 39,3% en 1990) prend relativement beaucoup plus de points à la classe "noirs" (de 14,6% en 1940 à 4,9% en 1990) qu'à "blancs" (de 63,5% à 55,3%).

Un ralentissement fort dans la déflation régulière des déclarants "noirs" est cependant un des grands résultats du recensement de 1991. Il n'est peut-être pas étranger aux divers mouvements identitaires qui ont marqué le pays ces dernières années, notamment à l'occasion de la démocratisation politique des années 1980. Si les mouvements indigénistes ont, pour leur part, obtenu l'inscription de la catégorie "indigène" parmi les classes de couleur du recensement (sic)<sup>19</sup>, diverses composantes du mouvement noir, avec l'appui de fondations et d'ONG internationales, ont fait campagne pour que les Noirs "n'effacent pas leur couleur" et se déclarent "*pretos*"<sup>20</sup>.

### *Disparités régionales*

Les régions Sud/Sudeste et Nord/Nordeste du Brésil s'opposent assez nettement du point de vue des relations et des idéologies raciales. Celles-ci semblent prégnantes dans l'ostracisme régional entretenu par le "Brasul" (le Brésil du Sud et du Sudeste, c'est la région la plus développée et riche du Brésil), blanc, moderne et travailleur, contre le "Brasnorte" (le Brésil du Nord et du Nordeste), métissé de noir et d'indien, pauvre et économiquement soutenu

par le Sud. Il fut souligné, à l'occasion du traitement journalistique de cette polémique, que le même clivage se retrouve, à l'occasion, dans l'opposition entre les "bruns" (*pardos*) au Nord et les "blonds aux yeux clairs" (*louros de olhos azuis*) au Sud (*Istoé/Senhor*, 15/01/92, p.11).

Le Sud et une partie du Sudeste (l'État de São Paulo) vivent depuis longtemps des relations ethniques et raciales plutôt rigides, admettant des phénomènes de ségrégation ethnique marquée : les descendants d'Allemands, de Polonais, de Japonais, voire d'Italiens, ont des folklores, des lieux de vie et des stratégies (économiques ou matrimoniales) relativement séparés, et les Noirs font l'objet de préjugés et de discriminations explicites. C'est dans ces régions que les mouvements noirs à caractère social et politique se sont le plus développés depuis l'abolition de l'esclavage que ce soit la *Frente Negra* des années 1930 à São Paulo, le groupe *Palmares* dans le Rio Grande do Sul dans les années 1960, ou le MNU (*Movimento Negro Unificado*) créé à São Paulo en 1978 à la suite de la révélation de discriminations et de violences policières contre des Noirs.

Au contraire, le Nordeste est la région où furent conçues, dans les années 1930 et pour servir à l'ensemble du Brésil, l'éloge du mélange physique (la *miscigenação*) et l'idéologie de la démocratie raciale. La version officielle des relations raciales au Brésil, défendant la thèse de l'indifférenciation sociale des "races" et de leur égalité politique, prit appui sur la situation du Nordeste. Celle-ci est marquée non par l'égalité sociale entre toutes les couleurs de peau, mais par l'inexistence de conflit racial ouvert, par le développement du métissage démographique et par la faiblesse des organisations noires. Les volontés de révolte ou d'autonomie elles-mêmes prirent dans le Nordeste un tour plus culturel (et nettement syncrétique) que dans le Sud, avec les deux congrès "afro-brésiliens" de 1934 et 1937 à Recife et Salvador, l'organisation de la Fédération des Cultes Afro-Brésiliens en 1947 à Bahia et le développement, à partir de la même région, d'un mouvement culturel "afro" depuis les années 1970-1980.

Ces quelques données fournissent un éclairage direct sur les informations statistiques relatives à la distribution régionale des déclarations de couleur. Plus de la moitié des Noirs du Brésil (53,4%) sont dans le Sudeste où ils représentent 5,9% de la population totale, et près du tiers des Noirs du Brésil (31,4%) vivent au Nordeste où ils représentent 5,3% de la population de la région. Les Noirs du Brésil se concentrent donc à 85% dans ces deux régions et y détiennent à peu près le même poids démographique. La forte différence de relations et d'idéologie raciales entre les deux régions renvoie à un autre phénomène, celui de la présence métisse : 65,3% de la population totale est métisse dans le Nordeste, pour 27,1% dans le Sudeste. La région Sud, la plus blanche de toutes (82,8% de Blancs) accentue les données du Sudeste: pour 3% de Noirs, on y compte 13,6% de métis.

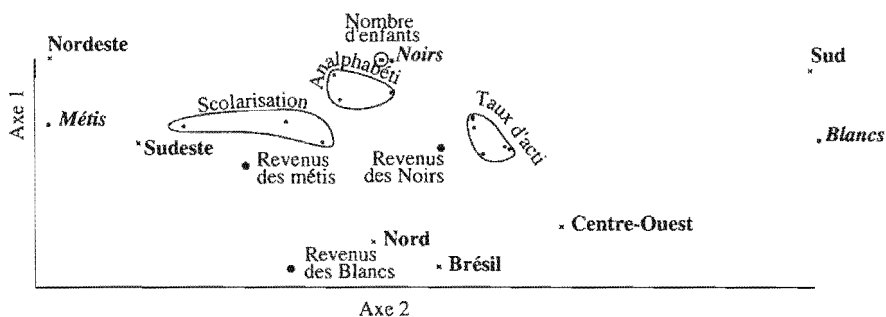
Les déphasages entre les effets des mêmes couleurs de peau selon les régions se retrouvent dans l'examen des revenus : les Noirs du Sud/Sudeste ont

des revenus moyens supérieurs de 50% à ceux des Métis du Nordeste et font près du double de ceux des Noirs du Nordeste. La même observation vaut pour ce qui concerne l'analphabétisme.

Une analyse factorielle peut être réalisée à partir de toutes les données du recensement sur les cinq grandes régions brésiliennes, qui font référence aux couleurs de peau (part dans la population), revenus, taux d'activité, alphabétisation, nombre d'enfants.

Son résultat est ici présenté sous forme d'un plan factoriel qui projette sur un plan les deux premiers axes, ceux qui résument le maximum de l'information sur toutes ces variables. Les situations des cinq régions ont été plaquées sur le graphique qui se lit en associant au nom de chaque région les facteurs qui en sont les plus proches. L'axe 2, horizontal, est visiblement déterminé par les couleurs de peau : l'axe s'étire fortement des Métis et des Noirs (à gauche) aux Blancs (à droite) et l'on n'est pas surpris de constater que le sud est très associé aux Blancs, le Nordeste aux Métis. L'axe 1, vertical, peut-être interprété comme celui des inégalités sociales. Le nombre d'enfants ne fait guère de différences (les situations des cinq régions sont circonscrites dans un tout petit cercle), l'analphabétisme différencie davantage (et il est très proche de la catégorie des Noirs), la scolarisation plus encore (le nuage de points s'étale). Mais ce sont les revenus qui font la plus grande différenciation, au point qu'on ne les a pas enfermés dans une ligne qui n'aurait pas eu de sens : ceux des Blancs plus élevés contribuant largement à structurer cet axe alors que ceux des Noirs et des Métis restent très en arrière. Les revenus du nord semblent élevés, mais il ne s'agit en fait que de ceux des citadins, les données sur les ruraux amazoniens n'ont pas été retenues dans l'enquête car elles n'étaient pas suffisamment significatives. Les revenus sont décidément la variable qui fait réellement la différence entre les couleurs de peau.

FIGURE 10  
ANALYSE FACTORIELLE DISPARITÉS RÉGIONALES ET COULEUR DE PEAU



Les disparités régionales et raciales peuvent se résumer à grands traits de la façon suivante. Le Sud/Sudeste est marqué par une dominante blanche et l'identité noire y est vécue comme une minorité. L'écart quantitatif important entre Blancs et Noirs et la faiblesse relative de la catégorie liminaire métisse favorisent la visibilité des différences raciales. Cette situation explique les prises de conscience radicales à caractère social et politique et l'émergence de différents mouvements noirs dans la région tout au long de ce siècle.

Les régions Nord/Nordeste opposent au Sud blanc, non pas des identités régionales noires, mais très largement métisses. Celles-ci peuvent d'ailleurs se substituer à celles-là dans les hiérarchies classificatoires : dans le Sud, l'appellation *pardo* pour un originaire du Nordeste fonctionne, selon les besoins, comme un euphémisme de *preto*. Mais dans le Nordeste, la population métisse rencontre plusieurs options identitaires, qui s'imposent selon les contextes. La couleur *preta* (noire sans métissage apparent) ne sera pas choisie *a priori* (sauf quand "il n'y a pas comment nier") : elle correspond aux statuts les plus défavorisés. Mais les attraits pour l'africanisme revalorisant des Noirs viennent, ici et là, supplanter le traditionnel blanchiment idéologique, et l'on parlera alors de la population "negro-métisse" du Nordeste. Plus encore, la ville de Bahia est tenue pour la ville noire du Brésil, alors que la part de population recensée "noire" n'y est que de 18% et la part métisse regroupe plus de 60%. Dans ce cas, la population métisse participe de "l'héritage du Noir", selon les termes de Melville Herskovits, c'est-à-dire d'une identité culturelle.

Le Métis est certainement le *tiers-instruit*, si l'on en croit Michel Serres<sup>21</sup>. Son habit, comme celui d'Arlequin, est fait de pièces rapportées dont il a soigné lui-même l'agencement pour en faire une pièce unique et reconnaissable entre toutes. Son lieu virtuel ne se situerait ni ici, ni là, mais dans un ailleurs, et il aurait su tirer tous les avantages de la duplicité, c'est-à-dire tous les savoirs, pour en faire un autre, le sien propre, plus riche que tous les autres. Le métissage que Michel Serres désigne est celui de la culture en train de se faire : les inventions syncrétiques, les compétences redoublées, les jeux de rôles, l'art du négoce. Mais la métaphore n'est pas vraiment séparable de la vie de tous les jours et des malheurs de ceux qui font le métissage (racial et culturel) sans parvenir à créer une identité issue de l'entre-deux, sans trouver un lieu social pour le "tiers exclu, (...) cette impossible situation" (id.:79). Le domaine d'Arlequin, c'est l'altérité et non l'identité : il "apprend l'apprentissage" (id.:27) en allant vers les autres. Pourtant, si la culture est métisse par nature, elle ne peut pas se soustraire aux marquages identitaires de la vie sociale. Roger Bastide<sup>22</sup> soulignait, à propos des sources d'inspiration de la culture brésilienne, qu'elles n'avaient pas toutes la même valeur sociale relative. Par exemple, le traitement scolaire de l'histoire africaine au Brésil tendrait, soulignait-il, à refouler la mémoire collective africaine des Noirs et à privilégier une mémoire latino-américaine dominée par le "courant blanc". Dans ces conditions, l'usage d'éléments ou de matrices symboliques d'origine africaine était sociologiquement surdéterminé en négatif.

L'ambiguïté de la classe métisse<sup>23</sup> se forme donc dans l'ambivalence : le manteau d'Arlequin s'inspire de plusieurs registres culturels et relationnels, tout en ayant du mal à construire son espace propre autrement que dans les moyennes statistiques ou que dans la négation des autres (ni Blanc, ni Noir).

### *Le quant-à-soi matrimonial*

Le recensement de 1991, outre la question sur la couleur de la peau des personnes recensées, comportait également une question sur celle de leur conjoint (la question a été posée à chaque chef de famille marié). On lit donc en ligne la réponse pour les Blancs, puis les Noirs, les Métis et les Jaunes et on trouve pour chaque catégorie, en colonne, le nombre de conjoints blancs, noirs, métis et jaunes. Le graphique traduit ces données par des flèches dont l'épaisseur est proportionnelle à l'importance des flux.

Les données concernant les inter mariages selon la couleur montrent d'abord l'importance de ce qu'on peut appeler, avec toutes les réserves nécessaires, une certaine homogamie raciale : elle représente 80,5% du total des mariages. L'homogamie augmente proportionnellement à la valorisation sociale de la couleur du conjoint : 59% chez les Noirs, 70% chez les Métis, 87% chez les Blancs. Paradoxalement, le mariage impossible au Brésil est, à quelques exceptions près, celui de l'homme blanc avec la femme noire<sup>24</sup>.

C'est donc apparemment à la marge des statistiques de mariages que se développe le métissage et, bien sûr, hors mariage. L'image de la femme noire est ici en question. Que ce soit sous l'apparence érotisée de la jeune esclave ou de la soubrette dégourdie (la "*Nega Fulô*" du poète Jorge de Lima) ou que ce soit sous les traits de la mère nourricière des petits du maître blanc (la "*Mãe preta*"), la femme noire est généralement perçue hors du cadre légal du mariage et de la famille. Les relations avec elle sont marquées par la domination, le désir secret et la honte. On sait depuis l'oeuvre de Gilberto Freyre (op. cit.) que c'est par ce type de relation voilée que les maisons de maître accueillirent des enfants métis, lesquels purent recevoir une protection, une éducation et des chances de promotion sociale, qui en firent ces "élites de couleur" que le pays montra longtemps pour se démarquer des pays racistes<sup>25</sup>. Il est intéressant de noter ici que le refus de la socialisation de la relation avec la femme noire a été désigné, il y a quelques années, comme un des thèmes de l'agenda politique du mouvement noir brésilien contre le racisme : "Réagis à la violence raciale : embrasse ta Noire sur la place publique !" titra le journal du très radical MNU (Movimento Negro Unificado) en 1992, à l'attention de ses lecteurs noirs.

La classe statistique des métis joue ici un rôle de lien entre les couleurs, bien qu'il ne soit pas aussi important qu'on pourrait l'imaginer. Les hommes noirs, plus que les blancs, cherchent des conjoints métisses<sup>26</sup>. Et les femmes métisses, plus que les hommes, jouent un rôle de médiation entre les couleurs :



4% des conjoints de femmes métisses sont noirs (pour une part totale sur le marché matrimonial de 5%) c'est-à-dire deux fois plus que la part des femmes noires parmi les hommes métis. L'attrait marquant reste cependant, pour tous, le conjoint blanc. Et les Métis n'imposent pas, de ce point de vue, une stratégie matrimoniale autonome.

FIGURE 11  
MARIAGES ET COULEUR DE PEAU

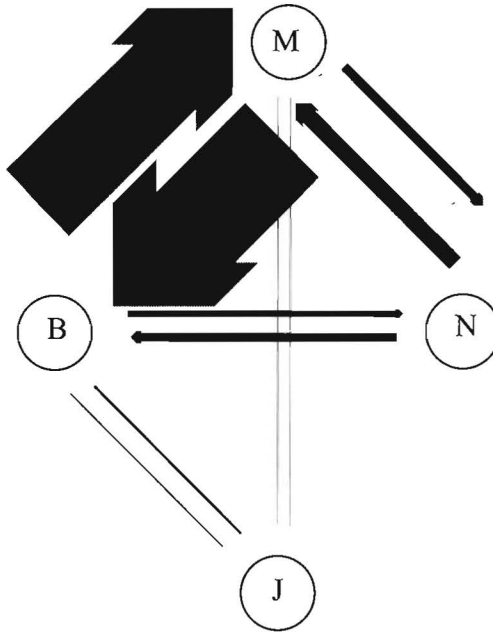


TABLEAU 11  
CHEF DE FAMILLE AVEC CONJOINT, COULEUR DU CONJOINT

	Blancs	Noirs	Métis	Jaunes
Blancs	14158041	138609	2041684	22329
Noirs	192652	818348	370371	-
Métis	2433738	210632	7406101	3724
Jaunes	52319	-	5277	137039

Source IBGE, annuaire, 1992

Le métissage au Brésil reste marqué par l'idéologie du blanchiment et par une tension faite de peur, de séduction, de domination et de honte entre les extrêmes blanc et noir. Le manteau d'Arlequin est tirailé de part et d'autre ; jamais lui-même fini, il n'est encore que la trace des autres.

### DES INÉGALITÉS SOCIO-SPATIALES PERSISTANTES

L'inégalité très élevée des revenus constitue une des caractéristiques les plus lourdes de conséquences de l'économie brésilienne et donne la dimension principale de la crise sociale et politique que connaît le pays. La question de la redistribution des revenus tend à devenir un objectif essentiel du gouvernement. Comme le disait le candidat Fernando Henrique Cardoso lors de sa campagne électorale (octobre 1994) le Brésil n'est pas tant un pays pauvre qu'un pays injuste et brutalement contradictoire.

L'image cartographique s'efforce de révéler et de rendre plus visibles les différences des milieux urbain et rural, les nuances régionales, les écarts, les transitions de ces inégalités sociales et spatiales. Le tableau statistique de la participation au revenu régional des divers groupes de population précise l'ampleur et l'hétérogénéité de ces inégalités. Le calcul présenté dans le tableau 8 est issu de l'examen d'une série d'indicateurs économiques et sociaux<sup>27</sup> montrant des corrélations très significatives. Au total si les indices de développement se sont en général améliorés, les disparités inter-régionales et sociales n'ont pas été réduites pour autant.

Le tableau 12 montre combien les inégalités de revenus ont eu tendance à se creuser dans la plupart des États où les 5% les plus riches voient leur participation au PIB augmenter entre 1970 et 1988. Dans quelques cas toutefois, São Paulo, Santa Catarina, Minas Gerais on repère un certain tassement des inégalités en début de période (entre 1970 et 1980), mais les différences se creusent à nouveau entre 1980 et 1988.

Les pesanteurs de l'histoire du développement régional subsistent, le Nordeste avec sa structure sociale et politique sclérosée n'a pas pu favoriser une plus juste distribution des revenus, ni l'augmentation de la consommation maintenant dans ses régions des indices élevés de sous-développement. C'est, selon le géographe Milton Santos, cette spécialisation capitaliste du territoire qui s'organise à partir de la région "centrale" du pays (couvrant pratiquement les États du Sud, du Sudeste et débordant sur le Centre-Ouest) et maintient la périphérie dans le sous-développement.

Ainsi que le souligne Ignacy Sachs<sup>28</sup> les planificateurs continuent à mettre l'économie aux commandes de leurs programmes et défendent ce point de vue par la théorie de la percolation (*trickle down effect*). Celle-ci affirme que les effets bénéfiques de la croissance économique irriguent peu à peu le tissu social et finissent par atteindre les couches les plus pauvres de la population,

## DOSSIER

alors que les faits, partout dans le monde, se chargent de démentir continuellement cette théorie de la percolation (Sachs, 1994-415).

Le fait qu'il n'y ait pas, dans les dates ici étudiées, de réel tassement des inégalités montre que le modèle de l'enrichissement et de l'élargissement de la classe moyenne ne fonctionne pas. Ce phénomène semble lié au caractère forte-

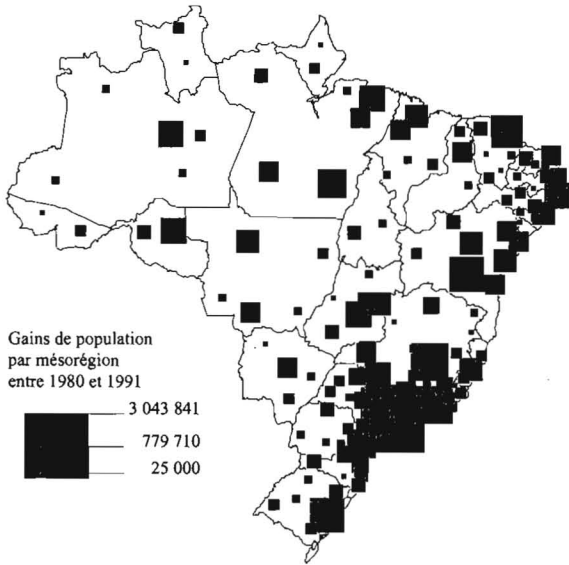
TABLEAU 12  
ÉVOLUTION PAR ÉTAT DE LA RÉPARTITION DU PIB ENTRE RICHES ET PAUVRES

	5% + riches			40% + pauvres			55%intermédiaire		
	1970	1980	1988	1970	1980	1988	1970	1980	1988
Amazonas	31	35	36,2	11,4	8,6	9,2	57,6	56,4	54,6
Para	32,8	35,3	39,7	11	9,8	8,3	56,2	54,9	52
Maranhão	24,2	30,4	34,5	14,3	11	9,4	61,5	58,6	56,1
Piaui	34,8	37,8	42,6	10,7	8	6,3	54,5	54,2	51,1
Ceara	39,5	40,4	46,9	8,4	7,6	7,3	52,1	52	45,8
R.G. do Norte	39	37	41	8,7	8,9	7,7	52,3	54,1	51,3
Paraiba	38,8	38	40,9	8,3	8,7	8,2	52,9	53,3	50,9
Pernambuco	38,5	36,8	39,8	7,7	8,3	8,2	53,8	54,9	52
Alagoas	33,2	35,3	34,9	9,7	9,9	10,4	57,1	54,8	54,7
Sergipe	33	37	40	10	9,3	8,4	57	53,7	51,6
Bahia	36,3	38,5	43,2	8,8	8,7	7,6	54,9	52,8	49,2
Minas Gerais	37,2	36,6	37,8	7,6	8,4	7,8	55,2	55	54,4
Espirito Santo	36,3	33,4	38,1	9,2	9,6	6,2	54,5	57	55,7
Rio de Janeiro	31,6	33,6	35	8,3	8,6	8,6	60,1	57,8	56,4
São Paulo	32,4	29,4	31,3	8,9	10,6	10,2	58,7	60	58,5
Parana	33,3	36	33,2	10,6	9,2	8,8	56,1	54,8	58
Sta Catarina	32,2	29,5	33,2	11,1	11,3	9,8	56,7	59,2	57
Rio Gde do Sul	32,6	31,4	32,9	8,8	9,6	8,7	58,6	59	58,4
Mato Grosso	32,6	35,1	42,1	10,6	9,2	7,4	56,8	55,7	50,5
Goiias	34,3	35,2	35,2	10	8,7	8,63	55,7	56,1	56,17
D. F.	30	33	34,4	8,3	7,7	6,9	61,7	59,3	58,7
<b>BRESIL</b>	<b>37,7</b>	<b>36,3</b>	<b>36,6</b>	<b>6,7</b>	<b>7,5</b>	<b>7,2</b>	<b>55,6</b>	<b>56,2</b>	<b>56,2</b>

Source : IPEA, 1993

ment inégalitaire de la structure sociale nationale qui s'exerce partout indépendamment des niveaux régionaux de développement, les classes les plus riches continuent à s'enrichir et les plus pauvres continuent à voir leur part déjà réduite du PIB diminuer. Le croissance économique ne modifie pas vraiment la structure sociale inégalitaire du pays, il s'agit d'un développement sans modernisation sociale et sans justice distributive. Tous les programmes sociaux préconisent une vigoureuse politique de l'Éducation tournée vers les plus pauvres et de nombreux intellectuels, comme Darcy Ribeiro<sup>29</sup>, souhaitent plus d'indignation de la part de l'opinion publique devant tant de misère, de faim, de sous-emploi, de violence et la promotion d'un projet national de développement autonome (p. 203), ainsi qu'une meilleure union avec les peuples latino-américains pour incarner la latinité face aux blocs chinois, slaves, arabes ou néo-britannique "on se construit dans la lutte pour naître demain comme une nouvelle civilisation, métisse et tropicale, fière d'elle même. Plus joyeuse parce qu'ayant beaucoup souffert, plus généreuse parce qu'ouverte à toutes les races et toutes les cultures" (p. 449).

CARTE 20  
GAINS ET PERTES  
DE POPULATION



La carte montre les mésorégions qui ont connu un accroissement ou un déclin de leur population au cours de la période 1980-1991. On y observe un mouvement de concentration dans les régions déjà peuplées, le mouvement d'avancée du front pionnier et ses reculs en quelques endroits, ainsi que les pertes de l'État du Parana.

